

**LE MOINE,**  
*Le logis n. 2586<sup>d</sup>*  
**COMÉDIE EN CINQ ACTES,**

**MÉLÉE DE CHANTS, DANSES, PANTOMIME.**

**IMITÉE DU ROMAN ANGLAIS.**

**PAROLES DU CITOYEN CAMMAILLE-AUBIN.**  
Plan et pantomime du citoyen RIBIÉ. Musique du  
citoyen FROMENT. Décors du citoyen AUGUSTE  
GUINGRÉ.

*Représentée à Paris, au théâtre de l'Émulation,  
le 7 nivôse, an VI de la République.*

**AVEC DES CHANGEMENS ET UN NOUVEAU DENOUEMENT.**

---

**A PARIS,**

Chez BARBA, Libraire, au magasin des pièces de théâtre,  
rue St.-André-des-Arts, N<sup>o</sup>. 27.

---

**AN SIXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.**

**PERSONNAGES.****ACTEURS.****MALTIDE**, furie.La cit. **LEVÊQUE.****AMBROSIO.**Le cit. **BELCOUR.****LEONELLE**, tante d'Antonia.La cit. **TIENETTE.****BOLINA**, jardinier.Le cit. **St.-ALBIN.****ANTONIA.**La cit. **TABRAISE**, cadette.**LINDENBERG**, baron.Le cit. **PISARD.****JACQUES.****RÉVALARD.**

Son épouse.

La cit. **VALERIE.****AGNÈS**, leur nièce.La cit. **RIBIÈ.****FRESCO**, concierge.Le cit. **BLONDIN.****JACINTHE**, femme de chambre.La cit. **BELTORT.****RAYMOND**, amant d'Agnès.Le cit. **TOURCATY.****LORENZO**, amant d'Antonia.Le cit. **St.-PAIRE.****BAPTISTE.**Le cit. **CORSE.****MARGUERITE.**La cit. **CORSE.****THÉODORE.**La cit. **FLEURY.****ROBERT.****LE COMTE.****L'Abbesse de St.-Claire.**Le cit. **TIENETTE.****La mère St.-URSULE.**La cit. **TABRAISE**, l'aînée.**La mère St.-ANGE.**La cit. **ROBERT.****CLAUDE.****ROBERT.****Religieuses.****Guerriers.****Moines.***La scène se passe en Espagne, au quinzième siècle.*

**Bayerische  
Staatsbibliothek  
München**

681/2520

---

# LE MOINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Couvent des dominicains, au fond, le mur du monastère des religieuses de Ste.-Claire; sur le côté, à droite de l'acteur, l'entrée du caveau de Ste.-Claire.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

**MATILDE** seule, en habit de moine, elle est livrée à ses réflexions.

Où les ordres de Lucifer seront remplis : l'orgueilleux Ambrosio succombera. Ce moine égoïste, ambitieux, enflé de son mérite, fier de sa réputation dans tout Madrid, rapportant tous ses succès à lui-même, a osé méconnoître les dons du ciel, et le ciel lui a retiré sa protection; l'enfer peut réclamer sa proie. Déjà sous les traits de Matilde, d'une femme éprise de ses talens et de sa figure, j'ai réveillé dans son cœur le feu d'un amour luxurieux, Ambrosio a cédé, et l'approche du plaisir lui a caché son crime; il me doit la vie, que la piqure d'un serpent avoit mis en danger. La reconnaissance le tient encore près de moi; mais un nouvel amour l'entraîne; il a vu Antonia. Elvire, sa mère, parente délaissée d'un ministre, jadis fameux dans l'Espagne, s'est laissé éblouir par l'éloquence d'Ambrosio, elle l'a prié de se charger de l'éducation de sa fille; mais la vue d'Antonia, son innocence, ses grâces, sa beauté ont bouleversé les sens de l'impétueux Ambrosio. Le rang de supérieur du couvent des dominicains dont il étoit si fier, ce titre de directeur des religieuses de Ste.-Claire, qui avoisinent ce couvent; rien ne le flatte, ne l'anime, mon aspect l'irrite et l'inquiète, il ne voit, n'entend, ne veut qu'Antonia. Eh! bien, que l'objet de ses desirs soit l'instrument de sa perte. Démon de la jalousie, de l'orgueil : prêtez-moi vos armes inévitables; étouffant dans son

A 3

sein jusqu'à l'idée du remords; quittons le nom de frère Rosario que j'ai reçu de ce moine imprudent, et qu'Ambrosio retrouve enfin dans Maltide la fidèle dépositaire du pouvoir infernal. Le voici, dérobons - lui la dernière pensée de son cœur.

## S C E N E I I.

## M A L T I D E , A M B R O S I O

( Maltide va s'asseoir sur un banc de gazon, la tête posée sur sa main, dans une attitude mélancolique ).

A M B R O S I O , *tenant une lettre.*

( *à part.* ) Oui, j'irai. — L'Abbesse de Ste - Claire n'a que des choses intéressantes à me communiquer. Son cœur est pur. Elle ne sent pas comme moi sa honte. Elle veut trouver les moyens de retenir au couvent cette jeune fille. — Agnès. — Oui, dans le monde votre perte. — Cependant suis-je assez tranquille, et Antonia, ma chère Antonia. — Je brûle. — Non, écartons toute idée. — O ciel! rappelles ma vertu; mais qu'ai-je à craindre. — Déjà Maltide...

( *Il se trouve près de Maltide.* )

M A L T I D E.

Je n'ai plus d'amis : le monde entier ne m'offre pas un cœur qui soit sensible à mes tourmens. — Ambrosio, trop cher Ambrosio, que Maltide eût été heureuse d'avoir pu fixer ton amour... Mais ton indifférence... Ah! cessons de nous occuper d'une idée si funeste. — Pourquoi reprocher à Ambrosio son inconstance. Es-tu la seule femme sensible à son méfite, Ambrosio a paru, il a dû plaire. Ah! Maltide, sois heureuse de son bonheur.

( *Elle aperçoit Ambrosio.* )

A M B R O S I O.

Quoi, Maltide, doutez-vous de mon amitié?

M A L T I D E , *prenant la main d'Ambrosio.*

Quel foible sentiment au prix de celui qui me dévore. — Mais que dis-je? La voix de Maltide n'a plus d'empire sur vous. — Une autre, peut-être...

A M B R O S I O.

Une autre... Non, jamais; eh! n'est-ce pas assez d'avoir violé mes sermens, mon crime est trop présent à ma pensée. — Et j'irois encore... Antonia... Non, Maltide, désormais, mon cœur tranquille, veut expier ma conduite; je crains à tout moment qu'on ne découvre votre sexe. — Dangereuse femme, dans quel gouffre de misère vous me plongez! — Maltide, vous avez détruit mon repos.

MALTIDE.

Est-ce à moi que s'adressent ces reproches, Ambrosio? — A moi, qui ai sacrifié pour vous tous les plaisirs du monde. Le luxe des richesses, la modestie, aimable appanage de mon sexe. La vie n'est-elle plus rien pour vous?

AMBROSIO.

La vie, elle m'est bien chère; je vous la dois, je le sais, et ma reconnaissance. — Est-ce un bienfait. — Est-ce un tourment?

MALTIDE.

Et l'amour ne vous parle-t-il plus?

AMBROSIO.

L'amour, il me parle, il me presse. Les desirs brûlans dévorent mon ame; mais... Ah! Maltide, c'est vous qui avez jeté dans mon cœur le premier feu du plaisir. — Quel progrès il a fait. — Je suis consumé, je meurs et sans espoir.

MALTIDE.

Sans espoir.

AMBROSIO.

Où m'emporte mon délire. — Je veux dire qu'il est tems de renoncer à un commerce qui nous deshonore. La religion, les remords, tout me rappelle à mon devoir. — Je veux réparer ma faute.

MALTIDE.

Votre faute existe-t-elle ailleurs que dans la méprisable opinion du vulgaire? Ces péchés, pourvu que le monde les ignore, sont des plaisirs divins que nul n'est en droit de blâmer. La nature a réprouvé vos vœux célibataires, et si l'amour étoit un crime, Dieu eût-il fait d'aimer le plus doux des plaisirs? — Livrez-vous sans réserve au bonheur d'aimer. cessez de me reprocher de vous en avoir donné les premières leçons, Ambrosio.

AMBROSIO.

Je sens que mon cœur est d'accord avec vos principes, oui la douce persuasion coule de vos lèvres, vous êtes ma vie, mon existence. — Je ne respire que pour vous. Ecoutez. — Si vous saviez — Antonia. — Non, Maltide. Je ne mérite pas d'être aimé de vous. J'ai trahi l'amitié, l'amour, la reconnaissance.

MALTIDE.

Eh! quel désordre! Maltide est indulgente, et vous prouvera qu'elle aime Ambrosio pour lui-même, et que rien, ne doit altérer ce sentiment.

(Elle sert Ambrosio sur son sein.)

AMBROSIO.

Femme divine. — Vous me rendez à mes premiers feux. Oui, j'oublie tout autre désir. — Antonia n'est plus rien, vous seule.

A 4

LE MOINE.  
S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, LE JARDINIER.

LE JARDINIER.

Deux dames desirent parler au père Ambrosio. — L'une d'elle se nomme Antonia.

A M B R O S I O ( *il regarde Maltide.* )

Antonia!

LE JARDINIER.

Et l'autre dit s'appeler Leonelle, celle-ci ne vous donnera pas un moment de repos, car elle babille à vous étourdir.

A M B R O S I O.

Maltide, peut-être serez-vous gênée.

M A L T I D E.

Faites entrer.

S C E N E I V.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIA, LEONELLE,

A N T O N I A.

Mon père, c'est bien mal à vous de négliger si long-tems votre Antonia. ( *Elle s'approche d'Ambrosio.* )

A M B R O S I O. ( *Ocupée de Maltide.* )

Des occupations pressantes... et puis...

L E O N E L L E.

Croyez-vous que le père Ambrosio n'a que vous dans l'idée? Un homme aussi pieux. — Un saint. — Mon révérend!

A N T O N I A. ( *à Ambrosio.* )

Votre pauvre Antonia a bien du chagrin.

A M B R O S I O.

Vous! et que puis-je faire pour la soulager?

A N T O N I A.

Vous saurez que ma mère.

L E O N E L L E.

Laissez, petite fille, n'étourdissez pas le révérend. Quand vous irez parler, parler sans cesse, le père sera fatigué sans en apprendre d'avantage.

A N T O N I A.

Mais, ma tante...

L E O N E L L E.

Paix. — Pardon, mon père, ces jeunes filles, c'est sage, c'est vertueux, à la bonne heure; mais ça ne sait pas vivre. — Le monde, la société, la politesse, un air d'aisance qui ne convient qu'à des personnes d'un heureux caractère. Tout ça leur manque. — Excusez-la, je vous prie, et daignez, en

faveur de votre mérite, que je sais apprécier, m'accorder l'honneur, l'avantage de vous dire un mot sur ce qui m'amène vers vous.

AMBROSIO.

Avec le plus grand plaisir. Tout ce qui approche Antonia et Elvire ne peut que m'intéresser.

LEONELLE.

Votre honnêteté me confond.. Eh bien ! voyez ma sottise ; j'avois jugé tout autrement de votre caractère ; ce que c'est que de nous, mon Dieu, oui, le jour où, dans cette église vous fîtes un sermon si beau, tout le monde étoit effrayé. — L'enfer, les diables. J'avois une peur.. pourtant je ne suis pas toujours faite pour inspirer ce sentiment. — Aussi ma frayeur mortelle fut bientôt adoucie par les soins d'un jeune homme qui s'empessa de me distraire. — Ah ! ce n'est pas pour me vanter, mais partout où je suis, j'attire tous les regards. — On me chérit, on me flatte, et une cour nombreuse d'amans prévient mes desirs. — C'est naturel, un air de distinction, de noblesse, quoique pourtant je ne sois que la fille d'un fameux cordonnier de Cordoue, mais les manières, la tournure, ça ne se donne pas. C'est dans la personne. — Comment, mais il veut m'épouser. Beau jeune homme, don Raimond, l'ami de Las Cisternas, qui chérit si bien la célèbre Agnès.

AMBROSIO.

Agnès.

LEONELLE.

Oui, Agnès, la nièce du baron de Linderbech, qui est au couvent de Sainte-Claire.. Mais il ne s'agit pas de cela, ce n'est pas la peine de vous étourdir, et pour moi, je n'aime pas à parler à tort à travers. — Je vous dis donc que mon amant don Raymond. — Du moins ce n'est pas cela. — Aidez-moi donc Antonia, Ah ! m'y voici. — Vous saurez qu'Antonia est destinée à Lorenzo, un jeune cavalier qui tient aux premières familles de Madrid, mais il s'en éloigne presque à la veille de son mariage avec Antonia, qui le mérite bien pourtant. Ma sœur Elvire en a été affligée, car Elvire est bonne ; mais elle a de la prétention, elle veut avoir plus de goût que moi. Je lui pardonne. — Moi, je lui avois présenté le chevalier de Medinas, il auroit fait oublier Lorenzo, et mon Antonia m'auroit remerciée. — Si bien donc que tout ce fracas de mariage, de rupture, a troublé le cerveau de ma pauvre sœur. Le bonheur d'Antonia, son malheur, l'amour, et puis.. ce qu'elle deviendra dans le monde, lorsque son mariage.. le désespoir.. la mort.. Enfin, Elvire est dangereusement malade, et veut vous voir absolument.

A 4

## LE MOINE,

AMBROSIO.

Elvire ! madame ! madame , daignez passer avec le frère Rosario chez le père Palbos. C'est le chirurgien du couvent, il sauvera sans doute Elvire. — Je la verrai dans la journée pour lui offrir toutes les consolations qui dépendent de mon faible mérite. Allez frère Rosario accompagné de madame.

( Pantomime entre Maltide et Ambrosio. )

LÉONELLE.

Que de bontés , mon révérend , je reviens vous rendre compte. Vous , Antonia , restez avec le père , n'allez pas le fatiguer par votre babil importun , imitez-moi , et vous ne parlerez qu'à propos.

( Maltide et Léonelle sortant en faisant plusieurs révérences. )

## SCÈNE V.

AMBROSIO , ANTONIA , ( Pantomime. )

ANTONIA.

Combien j'ai souffert pendant l'entretien de ma tante. — Vous avez tant d'amitié pour ma mère. Un seul mot auroit suffi pour vous instruire.

AMBROSIO.

Oui , belle Antonia. — Les jours d'Elvire me sont chers. Mais est-il bien vrai que le soin de vous donner un époux ait causé son chagrin ?

ANTONIA.

Je l'ignore , ma mère vouloit me dérober ses pleurs , et quand je paroissois , un sourire agréable cherchoit à couvrir les traces de son chagrin. — Ma bonne mère , je l'aime tant je donnerois mes jours pour lui épargner la moindre peine.

AMBROSIO.

J'admire votre piété filiale , elle prouve l'excellence de votre cœur.

ANTONIA.

Mon cœur. — Il est tel que vous l'avez formé ; vos soins pour mon éducation , la tendresse de ma mère voilà mes guides.

AMBROSIO.

Eh bien , Antonia , parlez-moi franchement , le sort d'Elvire en dépend peut-être ; quel est ce Lorenzo ?

ANTONIA.

Un jeune homme que ma mère estimoit beaucoup. Quelquefois elle lui parloit d'Antonia , et dans ces momens-là seuls , un rayon de joie brilloit sur son front. — Il s'est éloigné. —

AMBROSIO.

Et elle prononçoit sans doute le nom de mari ?



ANTONIA.

Oui, mais ce nom me causoit de l'effroi. Il me rappelloit les malheurs de ma mère. — Je ne me consolais qu'en la couvrant de baisers.

AMBROSIO.

Heureuse sensibilité. Elle promet un trésor à celui que le ciel a destiné à posséder vos affections; si votre cœur est capable d'autant de tendresse pour une mère; que ne sentira-t-il pas pour un amant? Mais peut-être ce tendre cœur est-il déjà donné. Dites, ma chère enfant, ne me déguisez rien; oubliez mon habit, et ne voyez en moi qu'un ami.

ANTONIA.

Mon père, je ne vous comprends pas.

AMBROSIO.

Ne sentez-vous pas dans votre ame un vuide importun. Seroit-il possible lorsque vous enflammez tous les cœurs autour de vous, que le vôtre demeurât froid et insensible? Non, je ne le puis croire. Ce doux éclat de vos yeux, cet aimable incarnat qui colore vos joues, cette mélancolie voluptueuse, enchanteresse, que l'on voit quelquefois répandue sur tous vos traits. Tout trahit le secret de votre cœur. Vous aimez, Antonia, et vous cherchez en vain à me le cacher.

ANTONIA.

Vous m'étonnez, mon père. De qu'elle nature est donc le sentiment dont vous me parlez? Je ne le connois pas; mais si je le connoissois, qu'elle raison aurois-je d'en faire mystère?

AMBROSIO.

N'avez-vous jamais Antonia, rencontré un homme qu'il vous semblât connoître depuis long-tems, quoique vous ne l'eussiez jamais vu? dont le son de voix flatât votre oreille, et pénétrât jusqu'à votre ame; dont la présence vous causât de la joie, et l'absence de la tristesse, et dans le sein duquel votre cœur aimât à déposer ses chagrins.

ANTONIA.

Oh! oui, mon père, assurément. — J'ai ressenti tout cela, la première fois que je vous ai vu.

AMBROSIO.

Moi! est-il possible, Antonia? (*il lui baise la main*) Quoi, vous avez éprouvé ces sentimens pour moi?

ANTONIA.

Et plus vivement encore que vous ne pouviez l'exprimer. — Dès l'instant même que je vous entendis, le son de votre voix porta à mon cœur une émotion si tendre. Il me sembla que j'avois droit à votre amitié, à vos avis, à votre protection; je pleurois quand e ne vous vis plus, et n'aspirai qu'après l'instant de vous revoir.

AMBROSIO.

Antonia, charmante Antonia! en croirai-je mes sens,

oh! répétez-moi, ma douce amie, dites-moi encore que vous m'aimez tendrement.

ANTONIA.

Oui, Ambrosio, je vous aime, et vous êtes après ma mère ce que j'ai de plus cher au monde.

AMBROSIO.

Cet aveu vous livre tout entier le brûlant Ambrosio. (Il se jette à genoux, et laisse tomber une lettre qu'il tenoit à la main et qu'il a remis dans sa poche.)

ANTONIA.

Ambrosio, père Ambrosio.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MALTIDE, LEONELLE.

ANTONIA, se débarrassant.

(Avec joie.) Ah ma tante! (Situation.)

AMBROSIO, se remettant.

(A Léonelle.) Oh! oui, madame, c'est un Ange. — Elle adore sa mère, elle chérit sa tante; j'ai tombé à ses genoux comme à ceux d'une divinité. — Et le père Palbos? Avez-vous vu?

LEONELLE.

Oui, nous l'avons vu... Le père Palbos est parti, il va chez ma sœur, et nous n'attendons plus que vous.

AMBROSIO, regardant Maltide.)

Je m'y rendrai bientôt. — Adieu.

ANTONIA, revenue de son étonnement. — Avec une joie sensible.

Adieu, mon père,

## SCENE VII.

MALTIDE, AMBROSIO, LE JARDINIER.

AMBROSIO.

Qu'ai-je fait? cruel amour.... Ah! Maltide.

MALTIDE.

Chut, quelqu'un vient sur mes pas. — Je vous ai deviné, allez chère Elvire, et songez que Maltide ne veut que le bonheur d'Ambrosio.

LE JARDINIER.

L'abbesse de Ste-Claire, fait prier le père Ambrosio de passer au couvent.

AMBROSIO.

C'est pour cette jeune personne Agnès, je tenois une lettre and je vous ai vu. — Mais vous pourrez y passer de ma part, père Rosario.

J'obérai..... Sortez, pour cacher votre émotion.

(ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

LE JARDINIER, *seul.*

Notre révérend père Ambrosio paroît bien agité. — Lui qui, ordinairement est calme, tranquille. — Ah! ah! Il y a peut-être trop long-tems qu'il est en repos avec sa conscience; une petite passion, quelque brin d'amour lui chiffonne un peu la cervelle. — C'est bien juste, après tout, on ne peut pas toujours aimer le ciel, faut aussi aimer son prochain. En parlant d'aimer: moi, ça me fait penser que voilà l'heure où le seigneur dom Raymond doit se rendre ici. — Il adore une jeune none qui demeure dans le couvent voisin. Il cherchoit à s'introduire par la porte. Moi, je lui ai évité toutes les peines; il n'y a que ce mur à escalader, et pour un amoureux, c'est une misère. D'ailleurs il paie bien, et avec moi, l'argent a droit de faire des miracles. J'ai cela de commun avec bien du monde. — Mais je crois l'entendre. (*On chante un couplet.*) C'est lui.

RAYMOND.

Ouvres bon jardinier  
Laisse-moi voir ma toute belle,  
D'amour sous ce rosier  
La douce voix m'appelle.  
Ouvres, etc.

## SCÈNE IX.

BOLINA, RAYMOND.

RAYMOND.

Mon cher Bolina, tu me rends à la vie; c'est par toi que je vais voir Agnès; Agnès si tendre, si aimable.

BOLINA.

C'est bon. Mais je ne suis pas amant, moi; vous êtes généreux, je vous sers; le tems passe, profitez-en.

RAYMOND.

Tu penses juste. Dis - moi de quel côté est la statue de Sainte-Claire?

BOLINA.

Elle est vieille, et religieuse; deux qualités pour être in-

B

sensible et méchante. Venez, vous prendrez à droite, et la statue est en face.

RAYMOND,

Mon cher Bolina, ma fortune, ma vie, mon crédit, tout est pour toi.

BOLINA.

Ce n'est pas à dédaigner; nous verrons. — Ça, partez.

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Louons à jamais l'Éternel,  
Loin des peines du monde  
Dans une obscurité profonde,  
Nous goûtons les faveurs du ciel.

BOLINA.

Les religieuses de Sainte-Claire sont bien éveillées à cette heure-ci, comment allez-vous faire?

RAYMOND.

Tant mieux; tandis qu'elles seront occupées de chants religieux :

BOLINA.

Elles ne songeront pas à l'amour. Bien vu, et ce papier que vous laissez, c'est sans doute un billet doux; ça vous servira mieux qu'à moi.

RAYMOND.

Donnes. Que vois-je? (*Il lit*) Agnès doit consentir à prononcer ses vœux. Mes yeux me trompent-ils? — L'abesse de Sainte-Claire au père Ambrosio. — Agnès pourra consentir à prononcer ses vœux. — Elle ne regrette rien au monde depuis qu'un amour chéri semble l'avoir oublié, mais elle souhaite avant tout voir ses parens. J'ai cédé à ses desirs, elle doit partir demain matin avec sa tante que j'ai fait prévenir. Venez digne Ambrosio, votre sagesse réglera tout.

RAYMOND.

Ciel! Agnès doit partir; elle m'accuse de l'oublier tandis que je brûle de la posséder, que j'ai tout tenté pour la voir. Ah! mon ami, je dois la désabuser. Oui je pars à l'instant même, je vole sur ses traces Toi, cher Bolina, informes-toi dans le couvent, veille sans cesse; songes que tes services te seront payés au poids de l'or.

BOLINA.

Vous pouvez compter sur moi; mais le jour baisse, on pourroit nous surprendre, sortez sans bruit, et que l'amour vous conduise.

RAYMOND.

Mon cher Bolina ne m'oublies pas, ton zèle m'est un sûr-garant...

BOLINA.

— Oui, oui.

RAYMOND.

— Je songerai à toi.

BOLINA.

— C'est excellent. (*H te met dehors, Raymond jette une bourse*).

## SCÈNE X.

LE JARDINIER, AMBROSIO.

LE JARDINIER.

— Il étoit tems, car voici le père Ambrosio. Dieu ! quel air sombre et chagrin.

AMBROSIO.

— C'est toi, Bolina, cours à la cellule du frère Rosario, et invites-le à passer ici tout-à-l'heure.

LE JARDINIER.

— J'y vole. (*il sort*)

AMBROSIO.

O honte, ô désespoir ! Je suis perdu, déshonoré, Elvire, — la mère d'Antonia m'a chassé — mon attentat sur sa fille ; ma criminelle passion — Elle a su tout — Elle a tout prévu. — Leonelle a interprété contre moi l'ingénuité d'Antonia... et Elvire instruite. Plus d'espoir, plus de bonheur, je perds en un jour ma réputation. — Antonia, le chemin de la vertu m'est fermé pour toujours ; la mort, et la mort des scélérats, voilà ma dernière ressource. Maitre, quels maux tu as jetés sur ma vie Antonia, je succombe. (*Un éclat de tonnerre brise la grotte où est assis Ambrosio.*) Une voix dit : Il est tems encore : étouffes une passion criminelle, reconnois la nature, cesse d'outrager ses lois et le ciel te pardonne. (*Musique*)

AMBROSIO.

Est-ce un songe, une illusion. — Quoi, la nature elle-même vient me porter des paroles de consolation. — C'en est fait. — je reviens à la vertu... Mais qui me rendra ma réputation ? — Eh qu'importe. Oui j'oublie jusqu'au nom d'Antonia. (*musique. Une inscription de feu porte :*) « *Ton cœur brûle encore pour elle.* » — Quel est donc ce génie qui pénètre au fond de ma pensée. Esprit céleste, j'abjure devant toi jusqu'au dernier des crimes ; je veux m'humilier, m'anéantir ; mais non, je brûle pour Antonia, elle est tout pour moi — Rien ne pourra la détacher de mon cœur. Antonia.

## SCÈNE XI.

AMBROSIO; MALTIDE.

MALTIDE.

Quel sombre désespoir vous domine ?

AMBROSIO.

Vous voyez un homme perdu, égaré, apprenez...

MALTIDE.

Je sais tout ; je connois votre passion pour Antonia , je suis instruite de votre tentative sur sa personne, du congé qui vous a été notifié par Elvire. Vous désespérez en ce moment de posséder votre maîtresse ; je viens vous indiquer la route qui conduit au succès.

AMBROSIO.

Au succès — ah Matilde ! c'est la chose impossible.

MALTIDE.

Rien n'est impossible à qui sait oser.

AMBROSIO.

Eh ! la nature elle-même s'oppose à mon bonheur.

MALTIDE.

Il est un être qui lui commande, et qui doit vous servir. Voici l'instant de vous dévoiler ce qu'est Maltide, mon père m'a initié dès l'enfance dans les découvertes les plus mystérieuses — Je peux à mon gré subvertir l'ordre de la nature, et les esprits infernaux sont soumis à mes commandemens. Mais je vous vois frémir, Ambrosio, sans mon amour pour vous, je n'aurois jamais fait usage de mon pouvoir. Rappelez-vous les dangers de votre blessure ; le poison que j'en exprimai avoit fait circuler la mort dans mes veines, et je sauvai ma vie que je chérissais pour vous, en invoquant l'ange de ténèbre. Imitiez-moi, et banissez des préjugés vulgaires, indignes d'une ame forte et pensante.

AMBROSIO.

O ciel ! qui, moi, user de ces moyens infames, renoncer à dieu, à la religion, non, jamais. J'adore Antonia, mais je ne suis point assez aveugle sur ma passion pour lui sacrifier mes droits au repentir.

MALTIDE.

Ah ! N'avez-vous pas rompu vos engagements avec le ciel, déserté son service, cédé à l'impulsion de toutes vos passions. D'ailleurs, que craignez-vous, c'est moi qui évoquerai les esprits, à moi seule sera le crime dont vous recueillerez le fruit, venez suivez-moi.

AMBROSIO.

Je ne veux ni vous suivre, ni accepter les services de vos

anges infernaux. — Je posséderai Antonia, mais je ne veux employer que des ressources humaines.

M A L T I D E.

Vous ne la posséderez pas. Antonia doit en aimer un autre. Lorenzo est déjà maître de son cœur. Sous peu de jours elle sera son épouse.

A M B R O S I O.

Antonia dans les bras d'un rival! Ah! tout mon amour se réveille; non, je ne peux quitter tant de charmes. Je cède Matilde, faites de moi tout ce que vous voudrez.

M A L T I D E.

Je vais vous conduire dans les caveaux de Sainte-Claire, rappelez votre fermeté, que rien de ce que vous verrez ne vous effraye, songez à Antonia, et reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur.

(Le théâtre change et représente les caveaux de Sainte-Claire. — Conjuraton. — Pantomime. Un démon apporte une branche de myrthe.)

M A L T I D E.

Recevez ce myrthe enchanté; quand vous l' porterez à a main, tout ce qui respire dans la nature vous obéira. Il vous procurera accès la nuit prochaine dans la chambre d'Antonina. — Un sommeil profond lui ôtera le pouvoir de vous résister. Ayez soin de ne pas échouer dans votre tentation. Mon art magique ne vous seroit d'aucune utilité, à moins d'évoquer vous même les esprits infernaux. — Allez heureux Ambrosio et songez quelquefois à Maltide.

(Les diables sont groupés, Maltide indique à Ambrosio le chemin qu'il doit prendre.)

F I N D U P R E M I E R A C T E.

## A C T E S E C O N D .

*Le théâtre offre une triple scène ; une chaumière ,  
cour , grange , premier étage. Du feu allumé.  
Orage.*

## S C È N E P R E M I È R E .

MARGUERITE, THEODORE, *auprès du feu.*

T H E O D O R E .

Eh ! pourquoi ne pas s'affranchir d'un joug insupportable ?

M A R G U E R I T E .

Cher Théodore, tu cours à ta perte.

T H E O D O R E .

Tenez, ma mère, je ne suis qu'un enfant, c'est égal, si vous l'ordonniez je braverois tout.

M A R G U E R I T E .

Doucement, on nous observe. Calmes-toi, mon cher ami — Ton courage m'est connu ; j'en profiterai peut-être. — Mais de la prudence. — Les coupables d'ailleurs nous approchent de trop près. — Et puis tu es fatigué, malade, sans forces, écoute mes conseils, songes aussi que ton beau père.

T H E O D O R E .

Porte un cœur bien perfide. Cependant son visage est si doux, si riant ; car toute la maison le nomme le bon père Baptiste.

M A R G U E R I T E .

Oui, ses complices... Mais je l'entends, montes à ta chambre, repose-toi, et pense à ta mère.

*(Il l'embrasse et sort).*



## SCÈNE II.

MARGUERITE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh ! bon jour, notre ménagère. Un petit moment de plaisir avec Théodore.

MARGUERITE.

C'est mon fils celui-là ; il a bon cœur, et la vertu d'un enfant fait le bonheur d'une mère.

BAPTISTE.

Excellent, ma foi ; il ne faut pas me boudier pour cela, et j'ai des enfans aussi.

MARGUERITE.

Tant pis pour l'humanité.

BAPTISTE.

Toujours avec moi l'air farouche ?

MARGUERITE.

J'ai l'air que vous m'inspirez.

BAPTISTE.

Elle est d'une galanterie. — Tu ne fêtes pas mal le jour de notre union.

MARGUERITE.

Qu'osez-vous dire ?

BAPTISTE.

As-tu donc oublié qu'à pareil jour ; ils y a un an, à deux lieues de Tolède, dans la caverne de Linden, au milieu de la forêt, le sort me donna dans ta personne une épouse chérie.

MARGUERITE.

Osez-vous me rappeler ce lieu d'infamie et de désespoir. Je gémissais chaque jour sur le moment où une troupe d'assassins me força d'être la compagne de l'une d'entre eux.

BAPTISTE.

Là, là, tout doux, tu étois si bien avec ton premier mari ; et pourtant il restoit avec nous.

MARGUERITE.

Je l'ignorois. Il m'avoua en mourant tous vos forfaits, j'ai su que vous ne viviez que de pillage.

L E M O I N E,  
B A P T I S T E.

C'étoit un métier à la mode.

M A R G U E R I T E.

Mais ce malheureux voyageur que vous avez accueilli il y a quelques jours avec une bonté si perfide, que le lendemain dans son lit, j'ai trouvé égorgé et baignant dans son sang. Nierez-vous que ce crime n'a pas souillé vos mains.

B A P T I S T E.

Du tout. J'ai même voulu le défendre.

M A R G U E R I T E.

Il étoit sûr de périr. Quand un scélérat protège un honnête homme, sa bouche le défend et son bras l'assassine.

B A P T I S T E.

L'idée est assez juste... laissons cela. Tes petites gentillesses m'amuse, mais ce jour me rappelle un devoir — Allons, mon cœur, reçois mes tendres hommages, et qu'un doux baiser...

M A R G U E R I T E.

Ne m'approchez pas.

B A P T I S T E.

Continues, moi, je veux bien plaisanter. Mais on frappe. — Chut.

M A R G U E R I T E.

Encore quelques malheureux.

B A P T I S T E.

Paix. Je vous aime, Marguerite, mais songez que la mort de votre fils; la vôtre, seroit la prix de la moindre indiscretion.

M A R G U E R I T E.

Mon fils, pour lui seul je reste au monde.

B A P T I S T E.

Chut! écoutons.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDE, DOM RAYMOND.

CLAUDE.

Allons, allons, ami Baptiste, êtes-vous endormi, ou bien voudriez-vous refuser un logement pour cette nuit à un voyageur dont la voiture vient de se casser dans la forêt.

BAPTISTE.

Ah ! c'est vous, honnête Claude ? Attendez un moment, vous allez entrer. (*on tire les verroux*) Eh ! bon jour, mon ami, quel singulier hasard t'amènes par ici ? Un postillon il est vrai, est exposé. — (*à Raymond.*) Monsieur, soyez le bien venu, excusez-moi de ne vous avoir pas ouvert tout de suite ; mais il y a tant de coquins dans les environs, qu'avec le respect que je vous dois, je vous soupçonnois d'être de la bande.

RAYMOND.

Daignez, madame, agréer mes remerciemens. (*Marguerite s'assoit sans rien dire et travaille.*)

BAPTISTE.

Asseyez-vous donc, approchez du feu.

CLAUDE.

C'est mon ami, vous pouvez faire comme chez vous.

BAPTISTE.

Oh ! oui, mais chauffez-vous.

RAYMOND.

Ma foi, j'en ai besoin.

MARGUERITE.

Pauvre jeune homme, il m'intéresse.

RAYMOND.

Que de bontés ! sans ce digne postillon, je courrois risque de passer la nuit dans le bois, d'y périr de froid.

MARGUERITE.

Tu n'es pas hors de danger.

RAYMOND.

Il m'a dit être l'ami d'un bucheron qui demeurait à quelques pas de nous, et je me hasardai de me faire conduire à votre chaumière.

BAPTISTE.

Monsieur, je voudrois bien pouvoir vous y loger plus convenablement. Cette maison est peu commode, cependant nous ferons de notre mieux pour vous donner deux chambres, l'une pour vous, l'autre pour votre domestique. Il faudra vous contenter d'une chère peu délicate, mais tout ce que nous avons, nous vous l'offrons de bon cœur.

B 2

Moi je serai assez bien, je crains seulement de déranger madame.

MARGUERITE.

Vous ne me dérangez pas.

BAPTISTE.

Je le vois bien, pourquoi rester assise, n'avez vous rien à faire. Allons, remuezvous.

MARGUERITE.

Vous êtes pressé.

BAPTISTE.

Faites les lits.

MARGUERITE.

Nous avons du temps.

BAPTISTE.

Préparez-nous à souper.

MARGUERITE.

A souper, avec quoi?

BAPTISTE.

Ce que vous pourrez, un rien présenté par votre belle main, sera un mets délicieux pour moi.

MARGUERITE.

Ma main, ma main, si vous ne mangiez que ce qu'elle vous serviroit, vous n'auriez pas d'indigestion.

BAPTISTE.

Allons, m'amour, montrez-vous donc aimable.

MARGUERITE.

Pour vous, inspirez-moi donc l'envie de l'être.

BAPTISTE.

Mettez aussi quelques morceaux de bois dans le feu, car monsieur meurt de froid; moi, je n'ai pas besoin, près de vous je suis tout de flamme; vos attraits...

MARGUERITE.

Soyez de feu ou de glace, peu m'inporte.

BAPTISTE.

Eh! bien! elle ne laisse pas d'être gracieuse, ah, ah!

CLAUDE (à Raymond.)

Ah ça, monsieur n'a pas d'ordres à me donner pour.... Tolède.

BAPTISTE.

Comment à Tolède? Vous n'irez pas cette nuit.

CLAUDE.

Je vous demande pardon. Si je ne vais pas chercher des ouvriers, comment monsieur feroit-il demain pour se mettre en route.

RAYMOND (à Claude).

Diab! il faut vous hâter le plus que vous pourrez; j'ai le

plus grand intérêt à me trouver demain de bonne heure dans la ville, à l'hôtel de Linderbach.

BAPTISTE, à Raimond.

Je ne pensais pas à la voiture (à Claude) du moins vous souperez ici auparavant ; cela ne vous retarder, pas beaucoup, et monsieur me paroît avoir trop bon cœur pour vous laisser partir avec l'estomac vuide par une nuit aussi froide. Il y a deux bonnes lieues à faire.

RAYMOND.

Oui, monsieur, j'y consens ; mais je vous en supplie, faites diligence.

CLAUDE.

Vous serez content. Je vais apprêter les chevaux, votre domestique m'aidera. — Je mange un morceau, et puis vite à l'étrier ; je reviens dans un moment, monsieur, si vous avez de nouveaux ordres ; à revoir l'ami Baptiste.

### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BAPTISTE,

BAPTISTE.

Bon courage. — (*il regarde dans la cour*) C'est ce maudit vent de bise qui retient mes enfans ; je m'étonne qu'ils ne soient pas encore de retour !... Monsieur, j'ai à vous faire connoître deux des plus beaux garçons que vous ayez encore vus ; l'aîné a vingt-trois ans, le cadet un an de moins. Vous ne trouveriez pas dans les environs de Madrid, leurs égaux en bon sens, courage et activité ; ils devraient déjà être ici, je commence à craindre qu'il ne leur soit arrivé quelque chose.

RAYMOND, à Marguerite qui met le couvert.

Et vous, madame, êtes-vous aussi inquiète pour vos enfans ?

MARGUERITE.

Moi, ce ne sont pas mes enfans

BAPTISTE.

Allons, allons, Marguerite, n'en voulez pas à M. pour vous avoir fait une question aussi naturelle. Si vous nous regardiez un peu moins de travers, il n'auroit jamais pensé que vous fussiez d'âge à avoir des enfans de 23 ans. Votre air maussade et réchigné vous donne plus de quarante ans. — Excusez, monsieur, les femmes ne plaisantent jamais sur cet article là : allons, Marguerite, déridez-vous un peu. — Dans une vingtaine d'années vos enfans seront aussi âgés et aussi braves garçons que Jacques et Robert.

MARGUERITE, joignant les mains.

Bon dieu, bon dieu ! si je le croyois, je le strangerois moi-même. (*Elle sort et monte l'escalier.*)

## R A Y M O N D , B A P T I S T E .

R A Y M O N D .

Franchement, mon brave homme; je vous plains, vous n'êtes pas heureux en ménage. Votre femme a l'air revêche.

B A P T I S T E .

Que voulez-vous? chacun a sa part de souffrances dans le monde, et Marguerite est la mienne, après tout, elle n'est que maussade et point méchante; elle aime ses enfans un peu plus que les miens, c'est bien naturel. Du reste, elle conduit fort bien ma maison. Mais vous, un sort plus heureux vous attend sans doute; la jeunesse vous donne des droits à la beauté.

R A Y M O N D .

Ma foi, mon bon Baptiste, j'aurois bien les moyens de goûter le bonheur. Une femme jeune, charmante, aimable, à qui je ne déplais pas, je pourrais posséder tout cela, un obstacle imprévu m'emlève peut-être jusqu'à l'espoir.

B A P T I S T E .

Obstacle de famille, n'est-ce pas? Je m'en doute, d'ici à demain tout sera changé, que sait-on?

R A Y M O N D .

Parbleu, votre air ouvert et franc m'encourage; vous connoissez sans doute la famille des Lenderberch.

B A P T I S T E .

Je ne connois que cela, maison très-riche.— C'est un baron allemand, fixé depuis peu à Tolède.

R A Y M O N D .

Leur nièce est l'objet que j'adore, et peut-être ne suis-je pas indigne d'elle. Le nom de *Las Cisternas*.

B A P T I S T E .

Ce nom est fameux à Madrid....

R A Y M O N D .

Je l'ai déguisé pour mieux connoître le cœur de ma maîtresse. Elle étoit au couvent de Ste.-Claire.

B A P T I S T E .

Sous le nom d'Agnès. Parbleu mes fils m'en ont parlé bien souvent. (*à part*). Ils ne m'en ont rien dit; elle avoit vu son amant dans ce couvent, et c'est vous, bravo.

R A Y M O N D .

Elle doit prononcer ses vœux, mais elle a obtenu la faveur de revoir ses parens. — Sa tante est venu la chercher hier matin. — Elle est partie. — J'étois à sa poursuite, lorsque cet accident m'est survenu.

BAPTISTE.

C'est un petit malheur, ça donne un peu de relief à l'amour, il n'y a pas de mal. — Mais qu'est-ce que j'entends donc ? Ce sont mes enfans, j'espère.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

(*En dehors.*) Malheureux, vous nous avez égarez. — Entrez, voyez.

UN DOMESTIQUE, à Baptiste.

Monsieur, daignez me tirer d'embarras; sommes-nous éloignée de Tolède ?

BAPTISTE.

De plus de deux lieues.

LE DOMESTIQUE.

Il est impossible que j'y conduise ces dames. Monsieur, vous êtes le maître de cette chaumière ? Oserai-je vous prier de nous loger pour cette nuit.

BAPTISTE.

Ma foi, monsieur, c'est bien difficile, un espagnol et son domestique sont déjà en possession des deux seuls chétifs appartemens que je puisse donner.

RAYMOND.

Ah! monsieur, jugez mieux je vous prie d'un espagnol, je leur cède de bon cœur tous mes droits.

BAPTISTE.

Mais vous serez, on ne peut pas plus mal.

RAYMOND.

J'aurois obligé des dames, et je serois encore trop satisfait. — Oserois-je vous demander leur nom ?

LE DOMESTIQUE,

La baronne de Lenderberch, et sa nièce.

RAYMOND.

O ciel! courez, tout est pour elle. Ah! mon ami, quel coup du sort!

BAPTISTE.

Je vous devine. — C'est fort bien. — Vous verrez votre maîtresse, mais moi...

RAYMOND.

Tous mes trésors sont à toi.

BAPTISTE.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète... mais...

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA BARONNE, AGNES.

LA BARONNE.

Ces maudites gens ! être obligé de passer toute la nuit dans un endroit inconnu.

B 4

L E M O I N E.

R A Y M O N D.

On peut être plus mal.

A G N E S, *étonnée.*

Ah!

L A B A R O N N E.

Allons, ma nièce, n'allez-vous pas augmenter notre embarras.— Il faut bien rester.

R A Y M O N D.

Mademoiselle est peu accoutumée à voyager.

A G N È S.

Monsieur, ce n'est pas le voyage, — mais ce que je vois... le lieu où je suis...

R A Y M O N D.

Dans le monde, il est des accidens que toute la prudence possible ne sauroit empêcher.

L A B A R O N N E.

Sans doute, il faut bien s'accommoder aux circonstances.— Monsieur, est-ce vous qui avez l'honnête complaisance...

R A Y M O N D.

En vous obligeant, mesdames, je sers ce que j'aime le mieux dans le monde.

L A B A R O N N E.

Espagnol et galant, ces deux mots ne se séparent jamais.

R A Y M O N D.

C'est mon cœur qui parle, et non la simple honnêteté.  
( *Agnès sourit.* )

L A B A R O N N E.

Tu le vois, ma chère Agnès, notre accident n'est pas si malheureux.

A G N E S.

Mais, ma tante, je crois pouvoir le supporter.

B A P T I S T E.

Tout cela est excellent, chacun y trouve son compte, il n'y a que moi...

L A B A R O N N E.

Comment, monsieur?...

B A P T I S T E.

Je ne sais pas trop.— Au reste, asseyez-vous toujours.

R A Y M O N D, à Baptiste,

Ne vous gênez pas avec moi.

B A P T I S T E.

Ah! ah!... je vois moyen d'arranger tout cela.

R A Y M O N D, bas, à part.

Pour Dieu, n'allez pas me séparer de ces dames.

B A P T I S T E.

Non, vous serez tous réunis. Madame, je puis vous loger vous et votre suite, sans que monsieur souffre de la politesse ;



nous avons deux petites chambres : l'une sera pour madame , et l'autre , monsieur , pour vous ; ma femme cédera la sienne aux deux femmes de chambres ; quand aux domestiques , ils voudront bien se contenter pour cette nuit d'une grange très-vaste , qui n'est qu'à peu de distance de la maison , ils y trouveront un bon feu , et un aussi bon souper qu'il nous sera possible de le leur donner.

LA BARONNE.

Monsieur , que d'obligations ! tout cela est si bien arrangé.

MARGUERITE.

Arrangé , arrangé , ça ne m'arrange guères.

LA BARONNE.

Ah ! madame , croyez que cette action aura son prix.

MARGUERITE.

Son prix... oui , céder , sa chambre est agréable , n'est-ce pas ?

BAPTISTE.

Oh ! ma femme n'est pas intéressée. — Mais elle fera tout pour me plaire.

MARGUERITE.

Vous plaire. — Je mettrois plutôt le feu à la maison.

LA BARONNE.

Ne consentez-vous pas à faire notre bonheur à tous ?

MARGUERITE.

Bonheur !... Grand Dieu ! ( *Baptiste fait un signe* ) il faut bien y consentir.

BAPTISTE , aux domestiques.

Allons , messieurs , suivez-moi à la grange.

( *Marguerite sort.* )

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS , ROBERT , JACQUES , CLAUDE

JACQUES.

Mort et furies , Robert , la maison est pleine d'étrangers.

ROBERT.

Comment , Jacques , cela te fait-il peur ?

BAPTISTE.

Eh bien ! Jacques , Robert , pourquoi n'entrez-vous pas ? Il reste assez de place pour vous. Garçon , ( *Ils entrent* ) vous voyez mes deux enfans , ils vous traiteront comme moi ( *aux domestiques* ) voulez-vous bien m'accompagner ?

JACQUES.

Mon père et nous ne faisons qu'un ; j'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre de notre conduite.

ROBERT.

Mon frère répond pour moi , je sais l'accueil qu'on doit faire à une honnête société.

R A Y M O N D.

Nous vous remercions de vos bonnes intentions , ma foi , mesdames , avouez qu'il y a du bonheur à se trouver ici.

R O B E R T.

Oh ! oh ! c'est l'ami Claude. Eh ! comment, il y a un siècle qu'on ne l'a vu

C L A U D E.

C'est moi qui ai couduit monsieur chez ton père , tu ne m'en voudras pas.

J A C Q U E S , *ils ôtent leurs baudriers et leurs pistolets.*

Du tout.

R A Y M O N D.

Vous marchez bien armés , messieurs.

R O B E R T.

Il est vrai , monsieur , nous avons quitté Madrid assez tard , et il est nécessaire de prendre des précautions pour traverser de nuit la forêt , elle n'a pas une bonne réputation , je vous assure.

L A B A R O N N E.

Comment , monsieur , est-ce qu'il y a des voleurs ?

J A C Q U E S.

On le dit , madame ; pour moi , j'ai passé dans le bois tout à l'heure , et il n'y avoit que mon frère et moi.

A G N E S.

Et ici nous sommes en sûreté ?

R O B E R T.

Je vous en répons.

L A B A R O N N E.

O ciel ! mon époux va mourir d'inquiétude s'il ne me voit pas revenir , j'enverrois bien un de mes gens , mais le danger de la forêt.

C L A U D E.

Oh ! madame , qu'à cela ne tienne , je dois partir absolument cette nuit pour Tolède , et si madame veut me confier une lettre...

R A Y M O N D.

Comment se fait-il que vous n'avez aucune crainte de rencontrer ces brigands.

C L A U D E.

Je n'ai rien à craindre que ma vie , et cela ne vaut pas la peine d'être pris par des voleurs , et puis j'ai de la famille , et monseigneur le baron me donnera quelque chose pour ma course.

R A Y M O N D.

Non , mon ami , pour une somme d'argent , voulez-vous vous exposer ?

LA BARONNE.

Eh ! non , monsieur , puisqu'il ne craint rien. Oui ; cours , mon ami , tu seras bien récompensé. Je vais écrire à mon mari.

RAYMOND.

Je profiterai de l'occasion pour envoyer un mot à un banquier que j'ai dans cette ville. Monsieur , du papier.

CLAUDE , à Marguerite.

Marguerite.

MARGUERITE , en-dehors.

Un moment.

CLAUDE , portant du papier.

En voici.

*(Marguerite entre).*

ROBERT , à Marguerite , montrant la société.

Qui a pu les amener ici ?

MARGUERITE.

Leur bon ange , sans doute.

JACQUES.

Encore.

MARGUERITE.

Une chaise cassée , l'orage , la nuit , les mauvais chemins et leur mauvais génies ; -- je vais faire les lits. *(aux femmes de chambre)* Venez mesdemoiselles. *(Robert sort avec eux.)*

LA BARONNE *(à Raymond)*

Vous êtes de Madrid ?

RAYMOND.

Oui , madame , et peut-être ma famille vous est-elle connue , mon vrai nom est de Las Cisternas.

AGNES.

Comment !

RAYMOND.

Ecoutez.

LA BARONNE.

Oh ! oui sans doute et à plus d'un titre. Comment , monsieur , vous êtes donc l'ami d'un certain dom Raymond , celui qui possède le cœur de mademoiselle , et qui l'a abandonné parcequ'il ne la croyoit pas assez riche.

RAYMOND.

Quelle indignité ! Non madame , je ne connois pas un être aussi méprisable. Il s'est peut-être réclamé du nom de mon père ; car moi , obligé de voyager pour mon instruction , je n'ai même pas voulu conserver le nom de Las Cisternas. J'avois dessein d'être considéré pour moi-même , et j'ai eu le bonheur sous un nom emprunté , d'être l'ami intime d'un seigneur illustre , qui m'a dit se nommer Lorenzo.

L E M O I N E,  
L A B A R O N N E.

C'est mon neveu.

A G N E S

Oui, c'est mon frère; depuis longtems je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

R A Y M O N D.

Je l'ai laissé à Madrid dans la maison d'Elvire qui, retenu par son peu de fortune, refusait de lui donner Antonia sa fille; mais grace à mon crédit sur son esprit, j'ai enfin décidé Elvire, votre frère, mademoiselle, doit devenir heureux.

A G N E S

Je vous remercie pour lui.

L A B A R O N N E.

Voilà un étrange évènement. Ce que c'est que le hasard.

R A Y M O N D.

Le hasard dérange bien des combinaisons. Un jour, un instant, fait regarder l'amant le plus fidèle, comme l'être le plus inconstant.

A G N E S

Il y a souvent bien des probabilités.

L A B A R O N N E. (à Raymond.)

Oh! oui, dans votre tête. -- Ne parlons plus de cela; elle n'est pas heureuse en amour. Oh! je suis enchanté! je vais en dire deux mots à mon époux. (Elle écrit)

R A Y M O N D.

(En écrivant à Claude) mon banquier est près du palais du gouverneur -- c'est facile.

C L A U D E.

Oui, monsieur, (à Jacques) bonne capture.

M A R G U E R I T E (dans la chambre.)

Tachons de sauver ces infortunés. -- Les draps de cet homme assassiné pourront... Oui, ô ciel! ne m'abandonnes pas. -- Théodore, Théodore! -- Il est endormi. -- Théodore!

T H É O D R E.

Qui est là?

M A R G U E R I T E,

Ouvres?

T H É O D O R E

Est-ce vous, ma mère?

M A R G U E R I T E.

Oui, parles bas! écoutes; c'est ici, mon garçon où, avec l'aide de Dieu, ton courage doit éviter des forfaits.

T H É O D O R E.

Parlez, ma mère, me voilà prêt.

M A R G U E R I T E.

Cours à l'étable, prends le cheval de Claude, et vole à Tolède, implores le secours du magistrat. -- Informes-toi de

l'hôte de Lenderberch, et reviens tout de suite avec de la force. — Si tu es arrêté par les brigands, tu diras que Baptiste t'a chargé d'une commission.

THEODORE.

Je vous entends, ma mère, et j'obéis.

MARGUERITE.

A quels dangers tu t'exposes !

THEODORE.

Tâtez mon cœur, il est ferme. — Le péril n'est rien quand il s'agit de secourir des malheureux. — Comment passer sans être vu ?

MARGUERITE.

Par ici, attends.

( Elle passe un drap et le descend dans la cour. )

THEODORE.

Adieu.

MARGUERITE.

Courage.

LA BARONNE.

Ne sois pas inquiète, le marquis de Las Cisternas est avec moi dans la chaumière.

RAYMOND.

( *A Agnès.* ) Ne me faites pas connoître.

AGNES.

Gela réussira-t-il ?

LA BARONNE.

Sans doute, si le sort seconde mes desirs.

RAYMOND.

Croyez que je braverai tous les événemens.

LA BARONNE.

Monsieur, nous ne doutons pas de votre courage.

RAYMOND.

Je vous aime trop pour vous abandonner.

AGNES.

Est-ce bien vrai ?

LA BARONNE.

Comment, si c'est vrai, belle demande. Son couvent lui tourne la tête. Raymond ( *écrit* ) Je ne peux arriver que demain. ( *A Claude.* ) Allez mon ami, de l'activité, et tout ira bien.

CLAUDE.

Je pars dans l'instant. ) *A Robert.* ) Adieu.

LA BARONNE.

Je suis fatiguée. — Ma nièce doit bien souffrir aussi.

AGNES.

Mais pas absolument.

Je desirerois bien me reposer une demie heure, Monsieur, voudriez-vous me faire conduire à ma chambre.

ROBERT.

Volontiers. — Jacques, veux-tu bien conduire ces dames ?

LA BARONNE.

Monsieur, j'espère que votre séjour à Tolède me procurera une agréable connoissance ? — Excusez si je ne puis tout-à-fait vous tenir compagnie.

RAYMOND.

Madame, je suis à vos ordres.

AGNES.

Je vous crois fidele, mais si vous me trompez.

RAYMOND.

Jamais.

LA BARONNE.

Comment jamais ?

RAYMOND.

Jamais je ne vous oublierai.

( *Les femmes sortent.* )

## SCENE IX.

MARGUERITE, RAYMOND.

( *Elle passe devant Raymond.* )

C'est bien désagréable. Ah, mon dieu ! ( *Elle le pousse.* )

RAYMOND.

Allons, belle Marguerite, faites-nous bonne mine. Imitex votre mari.

MARGUERITE.

Le ciel m'en préserve. — Prenez donc garde, M., ( *elle le touche avec le coude.* )

RAYMOND.

Ce n'est rien.

MARGUERITE.

Quand on a qu'une salle pour tant de monde, et qu'il faut préparer tout dans le même endroit. Restez-là ; c'est ici qu'on soupe.

RAYMOND.

Au fait, j'ai ma chambre, et je pourrois vous gêner, un de vous, messieurs, veut-il m'y conduire, je descendrai quand le souper sera servi.

MARGUERITE, ( *avec une joie marquée.* )

A la bonne heure, donc.

ROBERTS.  
Quelle chambre est-ce, ma mère ?

MARGUERITE.

Quelle chambre ! la chambre verte. Je me suis donnée beaucoup de peine pour la nettoyer, et j'ai mis des draps blanc au lit. Si monsieur s'avise de s'étendre dessus, il pourra le refaire lui-même, je ne m'en mêle plus.

ROBERT.

Vous n'êtes pas de bonne humeur, ma mère, mais c'est-là votre habitude, voulez-vous bien me suivre, monsieur ?

(il va du côté de l'escalier).

MARGUERITE.

Et de la lumière — Est-ce à vous, ou à monsieur que vous voulez rompre le col ? (Elle prend un flambeau, Jacques met le couvert et a le dos tourné ; Marguerite se met entre Robert, et saisit la main de Raymond). Regardez les draps de votre lit. (Elle se rapproche de Jacques).

ROBERT, à Raymond, resté immobile.

Eh bien, monsieur, vous plaît-il de venir ?

RAYMOND.

Oui, je vous suis.

MARGUERITE, à Jacques.

Baptiste ne revient pas.

JACQUES.

Il a de l'occupation.

ROBERT, à Raymond.

Voici votre chambre, du feu. — Mettez-vous à votre aise, nous vous avertirons.

RAYMOND.

Que signifie cette exclamation de Marguerite ? Où suis-je ici ? O ciel ! ces brigands dont on me parle ? L'intelligence que les postillons conservent d'ordinaire avec les voleurs — Tout m'est suspect. — Je ne sais quel pressentiment me glace d'effroi. — Voyons ! — Dieu ! des draps ensanglantés. — Je suis perdu, Agnès. — Sa mère. — Juste ciel ! ne nous as-tu réunis que pour périr. — Que faire ? La moindre imprudence. — Marguerite, ce dehors si maussade, je le vois, cache un cœur bienfaisant. Que devenir ? J'entends quelqu'un. — (Il ôte la lumière, et regarde au clair de la lune). C'est Baptiste. — Écoutons.

BAPTISTE, au bas, la fenêtre dans la cour.

(Se battant la poitrine de ses bras pour s'échauffer ; et regardant avec inquiétude : allant et venant avec précipitation).

Que le diable t'emporte, qu'est-ce qui peut le retenir. — Ah ! le voici. — Pourquoi donc tant tarder ?

CLAUDE.

Il a bien fallu me séparer des domestiques ; m'assurer qu'il

C

sont dans la grange, leur ôter leurs armes. Et ça ne se fait pas tout de suite.

B A P T I S T E .

Avec toutes vos raisons, voilà du tems perdu.

C L A U D E .

Ma diligence va le réparer.

B A P T I S T E .

A cette condition je vous pardonne. Vous avez dans nos prises une part égale à la nôtre, vous devez donc pour votre propre intérêt y mettre toute l'activité possible. Il seroit honteux de laisser échapper une si belle prise. Vous dites que cet espagnol est riche.

C L A U D E .

Son domestique s'est vanté à l'auberge que les effets qui étoient dans leur voiture valoient plus de deux mille pistoles.

B A P T I S T E .

C'est bon.

C L A U D E .

Et l'on m'a dit que la baronne avoit emporté avec elle un écrin de diamans d'une valeur immense.

B A P T I S T E .

A la bonne heure; mais j'aimerois mieux qu'elle ne fut pas venue chez moi. L'espagnol étoit une prise assuré, mes enfans et moi nous serions aisément venus à bout du maître et du domestique, et les deux mille pistoles auroient été distribuées entre nous quatre; à présent nous serons obligés de partager avec la bande; et peut-être la couvée toute entière nous échappera-t-elle. Si nos camarades s'étoient déjà retirés à leurs différens postes, quand vous arriverez à la caverne, tout seroit perdu, les domestiques de la baronne sont trop nombreux pour qu'à nous seuls nous puissions les attaquer, à moins que nos associés n'arrivent qu'à tems; il nous faudra malgré nous laisser partir ces voyageurs, sans la plus légère égratignure.

C L A U D E .

Il est bien malheureux que les postillons qui ont mené la baronne soient précisément ceux de nos camarades qui ne s'entendent pas avec nous. Mais ne craignez rien, ami Baptiste, dans une heure je serai à la caverne; il n'est encore que dix heures, et à minuit vous verrez arriver la troupe. Oui, cours à la caverne; les voleurs ne la quittent jamais avant onze heures, et si tu fais diligence, tu peux arriver à tems pour les avertir.

Vous direz à Robert que j'ai pris son cheval, le mien a cassé sa bride, et s'est échappé dans le bois. Quel est le mot de l'ordre?

B A P T I S T E .

La récompense du courage.



CLAUDE.

Cela suffit, je cours à la caverne.

BAPTISTE.

Et moi, je vais rejoindre mes hôtes, de peur qu'une trop longue absence ne leur fasse naître quelques soupçons. Adieu, et ne perds pas de tems. (*il le reconduit et rentre dans la chaumière par la cour.*)

RAYMOND.

Quel monstre d'hypocrisie et de scélératesse. Je suis sans armes, mais je leur vendrai chèrement ma vie — Que dis-je? — Juste ciel! prends mes jours, et conserve ce que j'ai de plus précieux au monde. — Agnès et sa mère dorment dans une profonde sécurité. — Allons, descendons, et feignons d'ignorer ce que je viens d'entendre. — Marguerite je n'espère qu'en vous.

JACQUES.

Le souper est-il prêt?

MARGUERITE.

Oui.

ROBERT.

Je vais avertir les voyageurs. — En voici déjà un. A table monsieur. (*il sort*)

RAYMOND, *fait signe qu'il a vu ses draps.*

Je vous remercie.

JACQUÈS.

Mais qu'avez-vous, vous êtes pâle?

RAYMOND.

La fatigue de la journée — l'excès du froid.

JACQUES.

Un bon morceau vous remettra.

BAPTISTE, (*Les femmes entrent*)

Eh bien, mesdames, le petit moment de repos.

LA BARONNE.

M'a entièrement rétabli.

AGNÈS, (*à part, elle cherche à faire des signes à Raymond.*)

Comme il est défait!

BAPTISTE.

Soupons, et vive la gaité. — La société voudroit-elle me permettre d'être à table avec elles? — Le respect.

LA BARONNE.

Quand on a votre franchise, on ne déplaît jamais.

BAPTISTE.

Je profite de votre volonté.

(On se met à table, la Baronne et Raymond sont d'un côté, les jeunes gens vis-à-vis. Agnès près de la Baronne, Baptiste au haut bout à gauche de la Baronne, et près de lui, une place pour Marguerite).

C'est un mauvais souper, je n'ai pas été prévenu de votre arrivée, et je ne peux vous offrir que des provisions faites pour ma famille ; mais si quelqu'accident doit retenir chez moi mes nobles hôtes plus long-tems qu'ils ne le croient en ce moment, j'espère que je pourrai mieux les traiter.

LA BARONNE.

Ma foi, je me trouve bien. Toi, ma nièce, tu penses à ton couvent, il se fait là des aventures....

BAPTISTE.

Quelquesfois bien gaillardes. — Les desirs, les passions.

LA BARONNE.

Sont aussi vives qu'ailleurs. — Dame on employe tout, jardinier, directeur, tout sert — C'est une tracasserie, c'est vraiment un petit monde bien drôle, bien singulier. Ah ! ma nièce, tu as beau froncer le sourcil. — Messieurs, je vous prie de l'excuser, c'est que le mot de couvent lui rappelle des idées sinistres ; c'est-là où son amant l'a connu — En tout bien tout honneur. — Il l'a quitté — elle ne le cherche plus.

AGNES.

Non sans doute.

BAPTISTE.

Ils pourront peut-être se rejoindre. Le chapitre des évènements — Ah, ah ! Qu'en dites-vous, seigneur Cisternas ?

RAYMOND.

Vous avez raison ; mais il vaudroit peut-être mieux pour mademoiselle, de n'avoir pas quitté son couvent.

BAPTISTE.

Pourquoi ?

RAYMOND.

Son amant eut été bien plus sûr de la trouver, car ce que j'ai appris... de la conduite des religieuses.

BAPTISTE.

Pardieu, oui, vive la société.

LA BARONNE.

Le couvent a bien ses délices : moi par exemple, c'est là où j'ai connu mon mari. — On n'a pas soupé de bonne heyre.

BAPTISTE.

Non, à onze heures et demi.

RAYMOND.

Bientôt minuit.

LA BARONNE.

Que m'importe l'heure ? — Monsieur, j'ai donc trouvé au couvent mon mari, un chasseur du premier ordre. Un jour il couroit le cerf, il perdit sa suite, la porte du couvent étoit ouverte, il entra, me vit, fut enchanté. — Ce que je vous dis est à la lettre. — Il se jette à mes genoux, me déclina son nom ; son air franc, ouvert, me plut ; j'avois au couvent

entendu parler d'amour, je voulus le connoître. Le baron devint mon époux. — Nous vivons le mieux du monde. Il ne rêve que chasse, gibier; je ne songe guère à lui, il fait ce que je veux, et tout s'arrange.

BAPTISTE.

Oh oui, tout s'arrange. Ma foi monsieur le baron n'a pas dû se repentir de sa chasse; plus d'un voudroit rencontrer le mariage dans une course de cerf. — N'est-ce pas donc, monsieur ?

RAYMOND.

Ce ne seroit pas moi — il y a tant de risques à essayer.

AGNES.

Qu'elle froideur! — je ne me sens pas bien.

RAYMOND.

Peut-être faudroit-il vous reposer.

AGNES.

La fatigue.

BAPTISTE.

La fatigue.... Mademoiselle si vous voulez monter à votre chambre...

RAYMOND.

Suivez l'avis de monsieur.

BAPTISTE.

Avertissez une femme de chambre. (*à Jacques.*) Bon, tant mieux, ce sera plutôt expédié.

LA BARONNE.

Reposes-toi — Messieurs on a soupé un peu tard, et puis elle a du chagrin.

BAPTISTE.

Vous n'êtes pas trop gai, vous, monsieur.

RAYMOND.

Ce n'est rien.

BAPTISTE.

Pour vous ranimer, et, sur-tout vous, M., je vais vous faire goûter d'un excellent vin qui m'a été laissé par mon père. — Allons, Marguerite, dans le petit caveau à gauche, n<sup>o</sup>. 2. — Eh bien, m'entendez-vous? (*Marguerite sort et Baptiste la suit avec défense.*) C'est malheureux de se mettre en colère. Ce vin est divin; je n'en donne pas à tout le monde, mais l'honneur que je reçois de vous, mérite bien que j'en offre une bouteille.

RAYMOND.

Dieux! Si les voleurs étoient absens. J'espérerois.

BAPTISTE.

C'est du bon.

MARGUERITE.

Le voici.

## L E M O I N E ,

( Elle porte une bouteille gaudronnée jaune, elle la met sur la table et rend la clef à son mari, elle rince des gobelets, fixe Raymond, en plaçant les vers, et lui fait signe de ne pas goûter.

## L A B A R O N N E .

Oh! monsieur, vous me pressez de boire, je crains; le soir, le vin peut me nuire.

## B A P T I S T E .

Il ne vous fera pas de mal, et puis ici....

## R A Y M O N D

( Fait semblant de boire, il va le jeter dans un vase plein d'eau; les brigands sont allarmés. Jacques se lève à moitié de sa chaise et met la main dans son sein pour en tirer un poignard. Raymond revient et dit, sans affectation: )

Vous avez bien mal rencontré mon goût, mon cher Baptiste, je ne puis jamais boire du Champagne sans qu'il ne m'incommode aussitôt. J'ai avalé plusieurs gorgées de celui-ci avant de connoître sa qualité, et je crains de payer mon imprudente précipitation. (*Baptiste et Jacques se regardent*).

## L A B A R O N N E .

Il est singulier qu'une femme ait plus de force que vous. Il m'a paru bien bon, moi.

## R O B E R T .

Peut-être l'odeur vous en est désagréable. (*il examine le verre*).

## R A Y M O N D ,

Non, c'est le vin en lui même.

## R O B E R T , à Jacques.

Il en a assez bu.

## L A B A R O N N E .

De long-tems je me souviendrai de cette chaumière. — Bien traités, bien reçus, mon mari vous récompensera un jour. (*Elle s'endort*).

## R A Y M O N D , en riant.

Madame la Baronne ne laisse pas que de soutenir la conversation. — Elle est un peu coquette, mais son amabilité lui donnent ces droits-là.

## B A P T I S T E .

Oui.

## R A Y M O N D .

Si je pouvois un jour posséder Agnès, moi, le bonheur me suivroit, et le même sort auroit de quoi me plaire.

## B A P T I S T E .

D'autres soins pourroient peut-être vous occuper ?

## R A Y M O N D .

D'autres soins que mon amour pour Agnès!

## B A P T I S T E .

Ce ton de tranquillité. — Agnès. — Son indisposion.

RAYMOND.

Est légère. — Celle là. — Et puis...

BAPTISTE.

Est-ce qu'il n'en auroit pas pris ?

ROBERT.

C'est incertain.

(Marguerite passe derrière les beaux fils et fait signe à Raymond de s'endormir. Raymond se renverse sur sa chaise et dort).

BAPTISTE.

A la fin le voilà endormi. Je commençois à croire qu'il avoit deviné nos projets, et que nous serions forcés de le dépêcher à tout événement.

JACQUES.

Et pourquoi ne pas le dépêcher, et lui laisser le pouvoir de trahir notre secret. Marguerite, donnez-moi un de mes pistolets. Un petit mouvement du doigt.

BAPTISTE.

Et si nos camarades ne pouvoient pas arriver cette nuit, qu'elle jolie figure nous ferions demain matin, quand les domestiques viendront nous demander leurs maîtres ; non, non, il faut attendre nos associés. — Nous ne serions pas les plus forts ; aussi vous ne venez jamais à temps.

JACQUES.

Bon, si vous aviez voulu me croire, tout cela seroit fait à présent. — Vous, Robert, Claude et moi ; en voilà assez quand ils auroient été plus nombreux. A présent, il faut bien attendre l'arrivée de la troupe, elle ne doit pas tarder.

BAPTISTE.

Sans doute. — Marguerite, avez-vous donné aux femmes-de-chambres de cette drogue assoupissante comme je viens de faire pour ceux-là ?

MARGUERITE.

Oui.

BAPTISTE.

Tout va bien, courage, garçons, nul danger à courir, beaucoup à gagner, et rien à perdre.

( On entend un grand bruit de chevaux ).

BAPTISTE.

Ah ! voilà nos camarades, ouvrez.

MARGUERITE.

Dieux puissans ! ils sont perdus.

PLUSIEURS VOIX, dehors.

Ouvrez, ouvrez.

BAPTISTE, avec joie.

Oui, oui, ce sont eux. A présent le butin est assuré. — Eh vite, garçon. — Eh vite, conduisez-les à la grange... et les domestiques, point de quartier.

J A C Q U E S, *prenant son pistolet.*

Avant tout, laissez-moi achever ces dormeurs.

B A P T I S T E.

Non, non, je m'en charge. — Toi, montes à la chambre, ayes soin des femmes. Nos amis descendent de chevaux, c'est bon pour mieux surprendre les domestiques, et tomber sur eux. A présent mettons-nous à l'ouvrage.

(*Il va prendre un poignard, et regarde s'il est tranchant*),

M A R G U E R I T E, à Raymond.

A présent, c'est à présent.

R A Y M O N D.

(Se lève, va pour saisir Baptiste. Celui-ci se retourne, et lâche un coup de pistolet en l'air, il veut donner un coup de poignard à Marguerite qui lui saisit le bras. Cependant le feu est mis à la grange. — Des domestiques se débattent. Agnès vient se jeter dans les bras de Raymond, qui arrête Jacques qui la poursuit avec un sabre : de tous côtés on entend des cris : nous sommes trahis. Ces cris font sortir de son assoupissement la baronne, qui presse Agnès dans ses bras, et est ainsi protégée également par Raymond. De tous côtés on voit arriver des troupes. Théodore et le baron de Lenderberch sont à la tête, après un combat assez opiniâtre ; au milieu duquel Raymond qui a saisi le sabre de Jacques, a mis en fuite une partie des voleurs. Les brigands sont à genoux, et supplians ; Théodore embrasse sa mère, et le baron sa femme et sa fille. Baptiste est tué avec ses fils.)

R A Y M O N D.

M., un peu plus tard, vos efforts eussent été inutiles, voilà notre sauveur. (Il montre Marguerite.)

M A R G U E R I T E.

Ah ! messieurs ! la nature m'avoit inspiré le desir de vous sauver. Mais, c'est le courage de mon fils, et le ciel qui ont réalisé mes vœux.

T H É O D O R E.

Ma mère, j'ai suivi vos conseils, le mérite de l'action vous appartient.

L E B A R O N.

Généreuse famille, recevez mes remerciemens. Il a fallu des évènements bien cruels pour vous entrainer parmi les brigands.

M A R G U E R I T E.

M., vous apprendrez un jour mon infortune. J'appartiens à une famille vertueuse, que j'ai abandonnée ; si vous pouviez me réconcilier avec mon vieux père, je serois trop heureuse, quant à cet enfant, né au sein du crime et du malheur.....

R A Y M O N D.

Je me charge de sa fortune. — Il m'a sauvé la vie, et sa place sera toujours contre mon cœur.

THÉODORE (à Raymond.)

Je suis à vous à la vie et à la mort.

LA BARONNE.

Vous, M., dont le courage nous a si bien sauvé la vie, oserai-je vous prier d'accepter pour le tems qu'il vous plaira, un asyle dans notre château.

RAYMOND.

J'accepte vos offres avec autant plus de plaisir, que c'est une occasion de présenter à ma famille des amis illustres et généreux.

LE BARON.

Sur-tout, et admirons en cet instant la sagesse du ciel, qui ne permet l'excès du crime que pour relever l'éclat de la vertu.

( Les voleurs sont emmenés. )

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

*Un jardin délicieux, des degrés qui conduisent à un pavillon élégant.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRESCO, JACINTHE.

JACINTHE.

Dans une chaumière, M. Fresco.

FRESCO.

Oui, madame Jacinthe, entre les griffes des voleurs.

JACINTHE.

Des voleurs, Dieu du ciel, et il a fallu des soldats.

FRESCO.

Oui, sans doute, pour les arrêter.

JACINTHE.

Si j'avois été là, il n'y auroit eu besoin de personne.

FRESCO.

En vérité, madame Jacinthe.

JACINTHE.

Oui, j'aurois adressé une prière à ma patronne, et tous les brigands auroient disparu.

D

FRESKO.

Disparu!

JACINTHE.

Oui.

FRESKO.

Chasser des fripons avec des prières; donnez-nous vite votre recette; on en a furieusement besoin dans ce bas monde.

JACINTHE.

Mais il ne leur est rien arrivé?

FRESKO.

Non, grace au seigneur Cisternas et au jeune Théodore, son page.

JACINTHE.

Il est espiegle, ce petit Théodore, je l'aime assez, mais je préfère le seigneur Cisternas, il a des égards pour moi, il est doux; et madame la baronne, comme elle le chérit aussi, elle ne fait que le regarder.

FRESKO.

C'est vrai que madame le fête de tout son cœur.

JACINTHE.

Quel dommage de voir une jeune fille comme mademoiselle Agnès, vouloir retourner au couvent.

FRESKO.

Je crois que M. Cisternas lui fera changer de résolution.

JACINTHE.

En fera-t-il changer à madame la baronne.

FRESKO.

C'est là le difficile, car elle veut absolument renvoyer Agnès au couvent, elle qui paroit faite par les mains de l'amour.

JACINTHE.

L'amour, c'est une bien jolie chose, M. Fresco.

FRESKO.

Vous vous en souvenez, mère Jacintie?

JACINTHE.

Pourquoi pas, lorsqu'on a devant les yeux l'objet capable d'inspirer une passion.

FRESKO.

Ah! mon Dieu, vous m'effrayez.

JACINTHE.

Me croyez-vous donc un cœur de fer en l'absence de M. le baron; vous, en digne concierge, vous étiez à la porte.

FRESKO.

Et vous, aimable femme - de - chambre, dans les appartemens...



J A C I N T H E.

J'élevois mon ame à Dieu, M. Fresco.

F R E S C O.

C'est une bien belle occupation, madame Jacinthe.

J A C I N T H E.

C'étoit pour vous.

F R E S C O.

Pour moi.

J A C I N T H E.

Tous les jours j'implore le grand St-Joseph.

F R E S C O.

Laissez donc avec votre St.-Joseph. C'est le patron des..

J A C I N T H E.

Cela vous est bien dû, M. Fresco.

F R E S C O.

Chut, voici nos jeunes gens.

## S C E N E I I.

L E S P R É C É D E N S , A G N È S , R A Y M O N D .

A G N È S.

Bon jour, mère Jacinthe.

J A C I N T H E.

Toute à votre service.

A G N È S.

Et toi, bon Fresco, tu me vois encore ici.

F R E S C O.

Je voudrois long - tems y recevoir vos ordres, et ceux de ce qui vous entoure.

A G N È S.

Je te remercie, mais pour le moment, du moins, je pourrai m'en passer.

*(Ils sortent).*

## S C E N E I I I.

A G N È S , R A Y M O N D .

R A Y M O N D .

Tout est perdu, ma chère Agnès, lisez cette lettre de madame la baronne, et jugez de notre position.

A G N È S.

De ma tante.

*(Elle lit).*

« Si le marquis de Cisternas est aussi généreux que j'aime à

» me le persuader, il réfléchira aux suites de notre entretien. J'ai  
 » pu croire que son cœur répondoit à l'amour que son mérite  
 » m'avoit inspiré, mais si je m'étois trompé, qu'il tremble, puis-  
 » que j'ai osé trahir mes devoirs, il peut juger comment la ja-  
 » lousie vengeroit mon outrage ».

A G N E S.

O ciel! ma tante a pu se porter à ces excès.

R A Y M O N D.

Oui, vous dis-je, elle m'aime, et sa haine contre nous est le résultat de notre entretien.

A G N E S.

Voici l'instant de me faire conuoître, je me repose sur vous du soin de ma réputation.

*(Ici entre la baronne et se cache un moment après).*

R A Y M O N D.

Le ciel en est garant... Théodore, veille à toute surprise.

A G N E S.

Le tems presse, écoutez, dans quelques heures doit avoir lieu l'apparition d'une none imaginaire, sans doute, qui depuis un siècle, revient tous les cinq ans dans ce château à pareil jour. Les habitans superstitieux, mes parens même, croient à ce ridicule mensonge. J'ai apporté avec moi mon habit religieux, qui me servira merveilleusement; je saurai me procurer le reste de l'accoutrement, un voile, un poignard, une lampe; ma taille et ma stature répondent assez bien, à ce qu'on rapporte de la none, aussi-tôt que l'horloge sonnera une heure. Je sortirai de ma chambre dans mon attirail de spectre, j'atteindrai la porte principale, et je me remettrai sous votre protection. Théodore aura soin de tenir une voiture prête pendant la fête que l'on donne à ce sujet; vous resterez parmi les habitans, leur stupéfaction les empêchera de nous suivre, et l'amour fera le reste.

R A Y M O N D.

Quels périls vous allez courir.

A G N E S.

Notre bonheur nous en dédommagera, rentrez chercher M. le baron, et restez auprès de lui, que Théodore s'occupe de la voiture, moi je rentre dans mon appartement pour ne laisser aucun soupçon.

R A Y M O N D.

Que l'instant de vous revoir tarde à mon impatience.

*(ils sortent).*

## SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

Voilà mes doutes éclaircis, la coquetterie de ma nièce a triomphé, et c'est à elle que je suis sacrifiée, je ne serai pas la seule trompée. Dans mon attente, leur laisserai-je exécuter leurs projets? et Agnès en religieuse, confondue aux yeux du monde. Oui... cependant mon amour... Ingrat Cisternas, je veux éprouver encore si le cœur du perfide est fermé tout entier à la tendresse d'une femme qui brûle toujours pour lui. Voici les habitans, le baron et mon traître... Dissimulons.

## SCÈNE V.

LE BARON, LA BARONNE ET LES HABITANS.

LE BARON.

Où donc est Agnès?

LA BARONNE.

Elle viendra, ne la perdez pas de vue.

LE BARON.

Et vous sortez?

LA BARONNE.

Je suis indisposée... Je passe dans la chambre de ma nièce, et je vous l'enverrai.

RAYMOND, *à part, étonné.*

Chez Agnès.

LA BARONNE.

Monsieur voudra bien m'excuser.

*(Elle sort).*

LE BARON.

Quel air singulier! Jacinthe, vous irez à l'appartement d'Agnès, et vous m'en donnerez des nouvelles.

JACINTHE.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Allons, mes amis, livrez-vous à la joie, quo la religieuse, si elle revient, soit contente des honneurs que nous lui rendrons.

*(La fête commence, la none descend; postures grotesques des paysans et du baron, lorsque la none a pris Raymond par la main, et qu'elle va pour sortir. Théodore accourt.)*

THÉODORE, *à Raymond*

Vous êtes trahi, Agnès vient de partir pour le couvent, par les ordres de madame la baronne.

LE MOINE,

RAYMOND.

O ciel ! quel soupçon... Cette nonne.

THÉODORE.

Est madame la baronne.

LA BARONNE.

Oui, j'ai pris cet accoutrement pour confondre la perfidie de monsieur, il avoit séduit Agnès, elle devoit quitter la maison pour se jeter dans les bras d'un homme sans foi, sans pudeur ; et cet écrit qu'elle nous laisse, prouve leur trame odieuse.

RAYMOND.

Madame, je ne repousserai point vos attaques, j'avoue que j'adore Agnès depuis long-tems, je devois la demander à ses parens, si votre justice ne l'eût pas ravie à une flamme légitime.

LA BARONNE.

Malheureux sacrilège, voulez-vous aller contre les vœux du ciel qui destinoit Agnès aux autels. Eh bien ! j'ai suivi la volonté de ses parens. Agnès est au couvent, demain elle prend le voile.

LE BARON.

Quoi, vous trahissiez l'hospitalité.

LA BARONNE, à Raymond.

Il suffit, monsieur, désormais ce lieu doit vous être étranger, la voiture qui vous attend peut vous recevoir. Vous, dignes habitans, retirez-vous ; vous voyez combien ma sollicitude éloigne de vous les méchans.

(Cisternas et Théodore sortent, les habitans sont stupéfaits, la baronne témoigne une terreur concentrée. La toile tombe).

FIN DU TROISIEME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

*L'endroit du couvent où est située la cellule d'Ambrosio.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

MALTIDE.

Ambrosio ne peut m'échapper. Emporté par la fureur de son amour ; il a fait de son myrthe un usage imprudent. Près de posséder Antonia, il s'est arrêté, il a voulu d'un œil luxurieux dévorer à loisir tous ses charmes. Le myrthe lui est échappé et son orgueil a trouvé sa punition. La mère d'Antonia elle-même a paru, pour s'opposer à sa criminelle tentative. Ambrosio confus, déconcerté ; mais bientôt rugissant de rage, de voir Antonia arrachée à sa brûlante ardeur, a saisi Elvire, et l'a étouffé de ses propres mains. Le crime est consommé, Ambrosio m'appartient ; mais comme ce forfait n'est qu'involontaire, le ciel peut-être voudrait l'enlever au pouvoir infernal. Il faut l'affermir dans le sentier de l'infamie. Sa passion pour Antonia m'en fournira des moyens assurés. — Le voici, courage, Maltide, et tu triompheras.

## SCÈNE II.

AMBROSIO, MALTIDE.

MALTIDE.

Ambrosio, j'ai rempli vos desirs,

AMBROSIO.

Mes desirs...

MALTIDE.

J'ai passé au couvent de Ste.-Claire, j'ai ordonné à l'abbesse de mettre Agnès...

AMBROSIO.

En liberté..... Bien, Maltide. — Oui, que cette jeune fille, qu'Agnès s'éloigne de ces lieux, — de ce cloître, on y respire un air contagieux — Le crime erre de tous côtés. — La désolation et l'horreur s'emparent de l'ame,

MALTIDE.

Qu'avez-vous, Ambrosio ?

AMBROSIO.

Rien... pardon... Agnès...

MALTIDE.

Agnès, rebelle à la voix de ses parens.

Rebelle ?

MALTIDE.

Oui, elle vouloit malgré eux suivre un amant qu'elle chérissoit.

AMBROSIO.

Un amant adoré. Il étoit vertueux peut-être. — Elle suivoit la nature... et moi... enfin Agnès...

MALTIDE.

A été renvoyée au couvent de Ste.-Claire. — L'abbesse doit la faire descendre dans un souterrain horrible et profond, où elle restera cachée aux yeux de l'Univers. Le bruit de sa mort est déjà publié.

AMBROSIO.

Le bruit de sa mort. — La mort d'Elvire. — Je suis perdu ; — l'ignominie m'attend, — Elvire de mes propres mains... La voilà, elle me presse, elle m'entraîne... Elle déchire sa blessure... je la vois... c'est là... sur son cœur... que le poignard. — Elle me pousse au supplice... je te suis, — arrêtes... caches à mes yeux Antonia. Ma fureur, mon amour se réveille ; je brûle, j'ai soif du crime, (*Il tombe à genoux.*) Elvire, Antonia, amour, vous déchirez mon cœur. Que l'assassin est à plaindre ! aucun secours, aucune consolation. En vain, il implore le ciel, et le ciel lui envoie le remords et le désespoir.

MALTIDE.

Antonia est à vous.

AMBROSIO.

A moi ?

MALTIDE.

Ignorez-vous que Maltide veille à votre félicité. Lorsque vous sortiez de la maison d'Elvire, honteux, désespéré ; moi, j'étois à Antonia, le pouvoir de connoître votre forfait ; un breuvage magique circuloit dans ses veines. Vous la verrez bientôt : après un laps de tems assez considérable, elle doit tomber en foiblesse ; alors, Antonia, seule, abandonnée de l'univers, enfermée dans les caveaux de Sainte-Claire, dont personne ne connoît l'entrée, sera votre bien ; votre triomphe est d'autant plus certain, que l'ombre du soupçon ne peut planer sur votre tête. Allons, Ambrosio, reprenez ce caractère ferme et puissant qui distingue une ame courageuse. Voici Antonia.

AMBROSIO.

Antonia ! — Tous les feux de l'amour embrasent mon cœur...

MALTIDE.

Comme elle est belle !

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIA.

AMBROSIO, (*Malade le contient*)

C'est vous, Antonia, eh quel accident vous amène vers moi.— Mon cœur vous desiroit heureuse, et ce chagrin répandu sur votre visage...

ANTONIA.

Ah ! mon père ! plus de bonheur pour Antonia, Elvire, mon amie, ma tendre amie est morte.

Quand vous deviez venir la dernière fois, je respirois ; maman, disois-je, ne mourra point. Le père Ambrosio est auprès d'elle. J'ai vu toujours que lorsque vous la quittiez, elle souffroit moins. Votre bouche éloquente et sensible la rendoit à la vie, mais vous avez retardé votre visite chez ma mère, et votre absence a précipité l'instant de sa mort.... Je vous afflige, père Ambrosio, c'est malgré moi, je sais bien que vous n'avez pas causé la perte de ma mère. Votre ame est trop bonne, et le plaisir d'obliger vous est si naturel.... Pardon, mon père, excusez la douleur d'Antonia, secourez-moi ; je me jette dans vos bras.

AMBROSIO.

Dans mes bras... Que desirez-vous ?

ANTONIA.

Votre amitié.

AMBROSIO.

Mon amitié... Oh ! vous la possédez toute entière. Que puis-je faire ?

ANTONIA.

Ma mere devoit m'unir à Lorenzo, que vous connoissez.

AMBROSIO.

Où, eh ! bien ?

ANTONIA.

Sa naissance, son mérite, rendoient agréable à mon cœur l'ordre de ma mère. Lorenzo d'ailleurs me juroit un amour, si tendre... son air étoit si vrai.

AMBROSIO.

Qu'importe Lorenzo, son amour ; croyez-vous que seul il peut ressentir pour vous la passion la plus vive, croyez-vous qu' Ambrosio... n'est pas disposé à vous servir de toute son ame ?

ANTONIA.

Que de graces... Lorenzo, mon amant, m'abandonne. Personne au monde ne s'intéresse à moi, daignez donc me faire recevoir au couvent de Sainte-Claire.

E

LE MOINE,

AMBROSIO.

Oui, chère Antonia, ... Et moi-même j'aurai soin. Etes-vous bien décidée à entrer dans un cloître ?

ANTONIA.

C'est l'asyle de l'innocence, d'ailleurs ; qu'aurai-je à craindre des méchants, quand je serai près de vous.

AMBROSIO.

Oui, Antonia, près de moi, et pour toujours.

ANTONIA.

Vous m'adoptez donc comme votre amie?..

AMBROSIO.

Oh ! comme mon amie, et la plus tendre... la plus chère.

ANTONIA.

Grand dieu ! la consolation peut donc entrer dans mon ame... Ambrosio... Je vous dois la vie. Je ne sais quelle vapeur... s'empare de mes sens. Un nuage couvre mes yeux... et mon corps abattu. Ambrosio. — Je m'abandonne à vous.

MALTIÈRE.

Le breuvage opère, profitez-en. Je vais la conduire dans les caveaux de Sainte-Claire... Écartez les importuns.. Donnez les ordres nécessaires, et revenez trouver Antonia.

AMBROSIO.

Oui, dans un moment... Tout entier à elle, j'oublie l'univers, et l'amour seul est mon Dieu.

## SCÈNE IV.

LORENZO, RAYMOND.

(Le théâtre change.) Parloir des religieuses de Ste.-Claire.)

RAYMOND.

Oui, mon cher Lorenzo, votre sœur, l'aimable Agnès est revenue depuis hier au couvent.

LORENZO.

Tout ce que vous me dites a de quoi m'étonner. Depuis trois jours je n'ai cessé de venir demander Agnès, et toujours l'abbesse m'a répondu qu'elle étoit malade, que le médecin ne désespéroit pas de sa santé, mais qu'elle devoit rester tranquille, et conséquemment refuser la visite de son frère.

RAYMOND.

L'Abbesse est sans doute d'intelligence avec votre famille. Elle a reçu l'ordre de vous cacher le départ d'Agnès pour le château de Lenderberch. Son retour précipité au couvent de Sainte-claire.

LORENZO.

Cruels parens, ils ont poussé la barbarie jusqu'à dénaturer ou intercepter les lettres que j'envoyois à ma pauvre sœur. Mais malheur aux partisans d'un pareil artifice, j'en écouterai que ma fureur, et si l'abbesse veut encore me défendre de voir ma sœur, l'autorité me fera justice de son audace criminelle?



RAYMOND.

Croyez-moi, ne brusquons pas le secret de l'abbesse. — Des menaces hasardées ne feroient multiplier les mauvais traitemens d'Agnès, peut-être même à décider l'instant de sa perte. Je me défie de tout....

L O R E N Z O.

Eh bien, mon cher Cisternas, je suis vos conseils; vous m'avez rendu des services que je n'oublierai jamais, et ma sœur en doit être la récompense.

R A Y M O N D.

Le bonheur d'Agnès est l'objet de nos vœux.

L O R E N Z O.

Vous avez du moins l'espérance; au lieu que moi l'avenir ne m'offre que le malheur. Vous m'avez laissé chez Elvire; vous l'avez décidé à me donner l'aimable Antonia. Je vole terminer une affaire de famille; je reviens dans une maison où j'espérois la félicité... Mais, ô désespoir! je trouve Elvire assassinée, tout le monde dans le deuil. Je cherche Antonia pour lui offrir la consolation de l'amitié. Antonia a disparu: on ignore le lieu de sa retraite; je sais seulement qu'elle avoit parlé beaucoup d'un moine nommé Ambrosio.

R A Y M O N D.

Ambrosio, c'est le supérieur du monastère voisin, il est très-cônnu de l'abbesse de Sainte-Claire.

L O R E N Z O.

S'il étoit possible qu'Antonia retiré dans ce couvent...

R A Y M O N D.

Ecoutez, Théodore, un de mes pages, jeune enfant adroit, spirituel et entreprenant, a dû s'introduire dans le monastère sous les habits de mendiant; son œil pénétrant aura bientôt découvert la retraite d'Agnès; et nous apprendrons de même si Antonia est dans ce séjour.

L O R E N Z O.

Vous me rendez à la vie. — Mais voici madame l'abbesse.

## S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS. L'ABBESSE.

L' A B B E S S E.

Messieurs, je suis bien fâchée de vous avoir fait attendre, mais je voulois au moins donner à monsieur quelques bonnes nouvelles de sa sœur.

L O R E N Z O.

Eh! bien.

L' A B B E S S E.

Mon espoir a été trompé. Monsieur est votre ami?

L O R E N Z O.

Oui, il doit reporter à mes parens un compte exact de l'état d'Agnès. Oui madame, Raymond...

L E M O I N E ,

L' A B B E S S E .

Monsieur peut certifier que je ne la perds pas de vue.

L O R E N Z O .

Et ma sœur ne peut un moment descendre au parloir ?

L' A B B E S S E .

Du tout, elle ne peut faire un pas. — Et s'il faut vous l'avouer, peut-être sa vie est-elle en danger.

R A Y M O N D .

O ciel ! madame ne pourroit-on pas, avec votre permission, être admis dans la cellule d'Agnès ?

L' A B B E S S E .

Qu'elle impiété !

R A Y M O N D .

Mais un frère.

L' A B B E S S E .

Non, monsieur, demain, revenez, et si la chère fille peut soutenir un entretien ; ah ! volontiers, je me prêterai à vos desirs. — Messieurs, je vous salue.

R A Y M O N D .

Allons, à demain.

L O R E N Z O .

Madame, par une dernière grâce, auriez-vous dans votre couvent, depuis hier, une nouvelle pensionnaire, nommée Antonia

L' A B B E S S E .

Non, monsieur, je ne connois aucune personne de ce nom.

R A Y M O N D .

Il faut se contenir. — Voyons si Théodore a été plus heureux. (*Ils sortent.*)

## S C E N E V I .

L' A B B E S S E , seule.

Votre entreprise est inutile. — Agnès est morte à l'univers, nos religieuses ont été témoins d'un simulacre d'enterrement. Agnès revenue en secret hier, est cachée à tous les yeux. L'ordre de sa famille, ses richesses, tout me fait un devoir de la retenir dans nos chaînes éternelles. La mère Sainte-Ursule doit éveiller mes soupçons, elle s'est opposée seule à mes projets, qu'elle tremble ; mais il faut de la prudence, malheur à celle qui oseroit par une fausse compassion, trahir un secret d'où dépendent ma fortune et ma réputation. — C'est vous mère St.-Ange. — Ayez bien soin de ne laisser entrer ici qui que ce soit de la part du seigneur Lorenzo.

(*Elle sort.*)

L A T O U R R I E R E .

Cela suffit.

COMÉDIE.  
SCÈNE VII.

51

ST.-URSULE, MÈRE ST.-ANGE.

STE. ANGE.

Ceci cache encore quelque mystère, elle veut éloigner d'ici tout ce qui s'intéresse à la pauvre Agnès. — ( à Sainte-Ursule ) Toujours occupée, madame St.-Ursule, et aujourd'hui sur-tout la fête de Ste.-Claire.

STE. URSULE.

Ce n'est pas là l'essentiel.

STE. ANGE.

M. Lorenzo a bien dû pleurer la mort de la sœur Agnès.

STE. URSULE.

( A part. ) La mort. — Oui.

STE. ANGE.

Eh pourquoi donc ce chagrin continué, mère Ste. Ursule, quand on a le cœur aussi bon que le vôtre, la gaieté devrait toujours être de la partie.

STE. URSULE.

Mes chagrins personnels sont légers.

STE. ANGE.

Oh! je sais bien que les petites tracasseries de la supérieure vous tourmentent quelquefois.

STE. URSULE.

Mde. Ste. Ange.

STE. ANGE.

Ne craignez rien, je suis discrète, depuis 20 ans que je suis tourrière, j'ai bien vu des événements, et ni la supérieure, entre nous, n'agissoit pas en fille du seigneur.

THEODORE ( chante pour demander la charité. )

Vous, dont la tendre humanité  
Dans le cœur brûlé encore,  
Faites ici la charité  
Au pauvre petit Théodore.

STE. URSULE.

Quelque pauvre qui vient demander la subsistance.

STE. ANGE.

Je vais le faire entrer.

STE. URSULE.

Le soulagement des malheureux fait la richesse du sage. Je vais donner quelques ordres à nos sœurs et vous les envoyer. La vue d'un homme qui tend la main me donnera la mesure de leur sensibilité. ( Elle sort. )

STE. ANGE.

C'est un enfant. Est-il donc des êtres destinés au malheur. — ( Entrez. )

L E M O I N E,  
S C È N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, THEODORE, (avec l'accent provençal.)

T H E O D O R E.

Ma bonne dame, bien sensible à votre grande indulgence, et le ciel vous bénira.

S T E. A N G E.

Pauvre enfant! vous avez bien faim!

T H E O D O R E.

Assez passablement. Depuis trois jours, je vis de bien peu.

S T E. A N G E.

Oh! mon dieu, je cours vous chercher à manger.

T H E O D O R E.

Ah! bonne dame, le ciel vous récompense ( Ste. Ange sort. ) Il s'agit de voir si Agnès est ici. — Il faudroit, pour cela, que toutes les religieuses vinssent dans cet endroit... Ah! accordons ma guitare—et puis chantons.—Agnès, dans tous les cas, doit entendre ma voix, (il accorde sa guitare.)

S T E. A N G E (avec des provisions.)

Tenez, mangez. — (Théod. mange.) Ce pauvre petit, estropié si jeune.

T H E O D O R E.

Ah! je ne m'en plains pas. — Quand je trouve des âmes charitables.. Il est vrai que j'en ai perdu une bonne dans la sœur Agnès.

S T E. A N G E.

C'est bien vrai, elle est morte.

T H E O D O R E.

Morte.

S T E. A N G E.

Mde. l'abbesse nous l'a assuré. — Mais mangez donc.

T H E O D O R E.

C'est fini. — Les religieuses ne viennent pas.

S C È N E I X.

L E S P R É C É D E N S, L' A B B E S S E.

Eh bien, que faites-vous là?

S T E. - A N G E.

Ma mère, ce pauvre jeune-homme que vous voyez, occupoit ma charité. Il est intéressant.

L' A B B E S S E.

Son maintien a de la grace. Aimerez-vous, mon ami, entrer dans un monastère?

T H E O D O R E.

Oui, madame, j'y trouverai sans doute l'objet que je cherche, c'est-à-dire le bonheur et la tranquillité.

S T E. - U R S U L E.

C'est le page de Cisternas.

L'ABBESSE.

Quel son de voix agréable ! il m'intéresse. Vous êtes trop indulgente, madame, si vous voulez le permettre, je vais vous raconter l'histoire de mon maître, que j'ai perdu ; d'un jeune homme, qui, privé de toute consolation dans le monde, cherche à présent son bonheur dans un monastère.

STE.-URSULE.

C'est lui, rien de plus sûr. C'est le même que j'ai vu il n'y a qu'un instant, écoutons.

THEODORE, chante.

Dans un couvent languit ma tendre amante  
De ses beaux yeux coule un torrent de pleurs.  
L'abbesse impie entend sa voix touchante  
Et rit de ses douleurs.

L'ABBESSE.

Mon ami, tout m'engage à solliciter pour vous le père Ambrosio, revenez demain, et je tâcherai de vous assurer un avenir agréable. — Adieu : mère Ste.-Ange, vous prendrez soin de lui

HÉLÈNE.

Oh ! vous avez charmé notre abbesse.

RACHEL.

Vous ne craignez plus pour votre subsistance ! — Tenez voilà pour vous.

HELENE.

Encore. — Il faudra vous faire un peu d'argent de tout cela.

THÉODORE.

Je vous remercie ; que d'obligations. Mais comment apporter tout cela, pas de panier.

HELENE.

Je vais en chercher.

STE-ANGE.

Ah ! voici la mère Ste-Ursule.

STE-URSULE.

Voilà mon présent, jeune homme, ne le dédaignez pas, quoiqu'il paroisse de peu de valeur, il a plusieurs vertus cachées. (Elle fait signe à Théodore, et lui dit tout bas) Agnès..

L'ABBESSE.

Mère Ste.-Ursule, j'ai à vous parler en particulier.

STE-URSULE.

A moi ?

L'ABBESSE.

Suivez-moi. (*Les cloches sonnent*). Et vous, mesdemoiselles, voici l'heure du réfectoire. — retirez-vous. —

(*Les religieuses sortent d'un côté, Théodore de l'autre ; mère Ste-Ursule lui fait des signes, tandis que l'abbesse fait*

marcher les pensionnaires devant elles. Théodore arrache la lettre du panier.)

STE-URSULE.

Aguès respire.

THÉODORE, rêveur.

Ah bonne dame! que j'ai d'obligations..

L'ABBESSE

Un moment, rien ne sort d'ici.

THÉODORE.

N'est-ce que cela. — Le voilà, est-ce ça.

URSULE.

Oui.

THÉODORE.

C'étoit un petit cadeau, que je voulois ajouter à tous ceux que ces charitables dames m'ont donnés. Mais puisque vous ne voulez pas. — Je me retire. (à Ursule,) que faut-il faire?

URSULE.

La lettre vous dira tout.

L'ABBESSE, regardant Ste.-Ursule et ensuite la mère Ste.-Ange.

Mère Ste.-Ange, désormais que la prudence dirige votre charité, et ne soyez pas si prompte à admettre dans ce monastère des étrangers, dont les mœurs équivoques peuvent compromettre la sûreté de cette sainte maison.

THEODORE.

Eh! bien fâché! je m'en vais. Les secours de ces bonnes dames, ils me sont précieux. — Et ce que j'emporte d'ici, grâce à leur bon cœur, adoucira peut-être le malheur de vous déplaire, adieu, bonnes ames, adieu.

(La mère Ste-Ange le conduit jusqu'à la porte, la mère Ste-Ursule a les yeux fixés sur lui, l'abbesse emmène la mère Ste.-Ursule en la regardant avec fierté, les religieuses se retirent.)

F I N D U Q U A T R I È M E A C T E .

## A C T E C I N Q U I È M E.

*Partie de l'intérieur du couvent de Sainte-Claire.*

## S C E N E P R E M I È R E.

L O R E N Z O , R A Y M O N D.

L O R E N Z O.

Quel épouvantable forfait !

R A Y M O N D.

Il ne restera pas long-tems impuni.

L O R E N Z O.

Quoi, ma sœur Agnès, foible, docile, livrée aux horreurs d'un cachot, condamnée à mourir de faim.

R A Y M O N D.

Vous m'en voyez frémir.

L O R E N Z O.

Et une femme que son éclat, son rang, son sexe enfin semble avoir destinés à la douceur, à l'humanité.

R A Y M O N D.

Arrêtez, mon ami, si le ciel permet l'existence de l'abbesse, il a placé près d'elle la mère Sainte-Ursule; sans elle, sans les vertus qui animent son courage, peut-être Agnès ne vivroit plus.

L O R E N Z O.

Que faire ?

R A Y M O N D.

La mère Sainte-Ursule, me marque dans sa lettre qu'elle a remise à Théodore, de la faire arrêter avec l'abbesse : aujourd'hui, Agnès, ajoute-t-elle, respire par mes soins; mais on se défie de moi, hâtez-vous, si vous voulez prévenir de plus grandes horreurs. Voici l'heure indiquée par la mère Sainte-Ursule, l'ordre est obtenu, mon oncle le cardinal de Cisternas, a confié à ma prudence le soin de cette affaire, mon amour vous répond de mon zèle. — C'est aujourd'hui la fête de Sainte-Claire, dans un moment le peuple de Madrid doit venir ici recevoir des mains de l'abbesse et la bénédiction du ciel. Mon fidele Théodore doit se présenter à la tête des gardes qui se mêleront dans la foule. Je compte sur la mère Sainte-Ursule qui, sans doute trouvera le moyen de m'instruire. Alons, courage, Lorenzo, le ciel n'est pas toujours étranger au triomphe de la vertu. ( On entend une harmonie; des cloches, des instrumens. — Le peuple s'avance. ( Musique ).

( Beaucoup de personnes de tout sexe arrivent. )

F

(On se range. Théodore parle à l'oreille de Raymond, Lorenzo se mêle parmi les gardes. --L'abbesse, Sainte-Ursule, des religieuses s'avancent... Diverses corbeilles de reliques.  
( Marche religieuse. )

*Sainte-Ursule fait signe, des gardes s'avancent vers l'Abbesse).*

L'ABBESSE

Peuple, reconnois la bonté du ciel, il veut par la main de ses filles sacrées, répandre sur ta tête les faveurs les plus précieuses.

UN OFFICIER.

Au nom du cardinal de Cisternas, vous êtes ma prisonnière.

L'ABBESSE.

Qui, moi ! ciel ! qu'elle impiété. — Un attentat commis dans la maison de Dieu. — Peuple, la religion est perdue.  
(*Stupéfaction générale, et mouvement pour délivrer l'Abbesse.*)  
( Musique. )

RAYMOND.

Mes amis, écoutez l'organe de la loi.

L'ABBESSE.

Eh ! de quoi m'accuse-t-on ?

L'OFFICIER.

La mère Ste.-Ursule vous l'apprendra.

L'ABBESSE.

Je suis trahie.

S.TE.-URSULE.

Trahie, non, mais accusée. — Oui, peuple, j'accuse l'abbesse de Ste.-Claire, d'assassinat, et je réponds sur ma vie de la vérité de l'accusation (*les religieuses s'enfuient*) ma conduite peut paroître étrange dans une religieuse. La nécessité me servira d'excuse. Vous connoissez Agnès, sa famille, sa piété, son humanité envers les indigens -- Eh bien, dans ce moment, Agnès, éperdue, privé de la lumière, languit par les ordres de l'Abbesse, dans le fond d'un horrible cachot. Ses membres délicats sont meurtris par le poids de ses fers, et son corps est pressé contre une pierre hérissée de pointes aigues qui la déchirent de toutes parts. C'est-là qu'Agnès verse des larmes de sang, et doit mourir de faim au milieu des tourmens.

LE PEUPLE.

Vengeance (*Il veut se précipiter sur l'Abbesse.*)

( Musique. )

RAYMOND.

Arrêtez, arrêtez.

S.TE.-URSULE.

Eh ! voulez-vous flétrir mon action -- L'abbesse est accusée, Elle appartient à la loi, et vous m'immolez avant elle.

LE PEUPLE.

Vengeance.



RAYMOND.

Jamais... justice, humanité, voilà nos devoirs. — Le coupable qu'on immole soi-même, devient innocent aux yeux de la prospérité. — Point de sang, point de meurtre. — C'est le brigand qui assassine, l'honnête homme invoque la loi. — (il tonne avec fracas) Le ciel aussi s'appête à les punir, et sa foudre même prévient la justice humaine.

(L'Abéssse est emmenée. On entend une explosion derrière le couvent.)

LORENZO.

Eh ! ma sœur, au fond des souterrains.

STE. URSULE.

Le ciel ici ne frappe que les coupables, mais venez, portons des secours à la malheureuse Agnès.

RAYMOND.

Marchons.

(Des hommes le suivent avec des flambeaux, le peuple se disperse et le théâtre change.)

(L'intérieur des caveaux de Ste. Claire)

## SCÈNE II

AMBROSIO, ANTONIA.

AMBROSIO.

(Il arrive, se promène, cherche, écoute, et croit entendre du bruit.)

Quel bruit confus à frappé mon oreille. Il me sembloit qu'aux chants harmonieux des religieuses de Sainte-Claire, avoit succédé une explosion forte et terrible, (canon) une terreur soudaine s'est emparé de mes esprits. — Près de ces tombeaux, repose Elvire, mère d'Antonia. Le souvenir de mon crime a glacé mes sens, en passant près d'elle, j'ai cru entendre sa voix qui m'appelloit dans sa tombe — vaine illusion... pensée chimérique, qui s'évanouit devant l'homme, qui réfléchit, céleste Antonia, tu reposes près d'Ambrosio. (Musique). Mon ame vola sur tes lèvres.

(Antonia se lève, parcourt les tombeaux, paraît étonnée.)

(— Elle aperçoit Ambrosio.)

ANTONIA.

Où suis-je ? comment suis-je venue ici, où est ma mère, il me semble que je l'ai vue. — Un songe, terrible épouvantable m'a présentée... Mais où suis-je donc ? allons, il ne faut pas rester ici.

AMBROSIO.

Calmez-vous, aimable Antonia, aucun danger ne vous menace ; reposez-vous sur ma protection, et reconnaissez votre ami Ambrosio.

L E M O I N E ,  
A N T O N I A .

Ambrosio, mon ami, oui, oui, je me souviens... je ne vois ici que des tombeaux, ce lieu m'effraie ; bon Ambrosio, emmenez moi d'ici, le souvenir de ma mère.

A M B R O S I O .

Non, Antonia, il n'est plus tems de dissimuler. Ta mère n'est plus. Toute résistance est inutile, tu es morte à l'univers. Un génie puissant t'a donné à moi.

A N T O N I A .

Ambrosio, au nom de notre amitié, de votre bon cœur...

A M B R O S I O .

Je ne vois que tes charmes ; aucun secours n'est à ta portée, ni le ciel ni la terre, ne peuvent t'arracher de mes bras.... Antonia, vois dans Ambrosio, un homme dévoré de tous les feux du désir.

A N T O N I A .

Je ne vois qu'un monstre qui veut me perdre, mais le ciel me doit son secours,

A M B R O S I O .

Le ciel est muet, et Ambrosio brûle... La force doit te livrer à ma passion.

(Il veut la saisir ; elle se défend, se jette à genoux, elle s'attache à une colonne. Matilde entre, Antonia jette un cri de joie ; mais bientôt recule avec effroi.)

M A L T I D E .

Tout est perdu. La foudre a écrasé le couvent de Sainte-Claire, Lorenzo...

A N T O N I A .

Lorenzo !

M A L T I D E .

Lorenzo fait avec des soldats la recherche du souterrain, et parcourt toutes les galeries. --- Ce caveau est entouré d'archers, ou va trouver Antonia.

A M B R O S I O .

Que faire ? des soldats ? suis-je soupçonné ! parlez, Maltide, par pitié répondez-moi.

M A L T I D E .

Non, la porte de ce caveau est cachée.

(*Antonia s'écrie*).

A M B R O S I O .

Mais les cris d'Antonia...

M A L T I D E .

Voici le moyen de s'en débarrasser.

A M B R O S I O .

Arrêtez. Dois-je encore me souiller d'un crime ?

M A L T I D E .

Il est bien tems d'avoir des remords.

(On entend du bruit) Voici les archers.

Antonia veut se précipiter vers la porte. Ambrosio l'atteint par les cheveux, il va la poignarder.

AMBROSIO.

Tu seras ma première victime. On entre. On arrête le bras. Antonia est délivrée, et Matilde sort.

LORENZO.

Antonia, tous les forfaits sont ici rassemblés. -- Quoi, la fureur du fanatisme s'étendoit aussi sur Antonia, ma sœur, en ce moment...

MALTIDE.

La voici.

(Le fond du théâtre se brise; on voit Agnès enchaînée, ses chaînes tombent, et Sainte-Ursule, Raymond la tiennent entre leurs bras. Raymond saisit la main d'Ursule.)

RAYMOND.

Que de bienfaits!

SAINTEURSULE.

Agnès respire, voilà ma récompense.

AMBROSIO.

Ah! Matilde, laissez-vous Ambrosio:...

MALTIDE.

En proie aux tourmens de l'enfer. Enfin, tu es à moi, tu as marché de crime en crime. Dieu n'étoit rien dans ton cœur. La loi de l'éternité s'accomplit, la famille de Cisternas unira ces fidèles amans, et leur bonheur fera ton premier supplice. Les autres infernaux vont s'ouvrir, je vais t'y précipiter. -- Reconnois dans Matilde un envoyé de Lucifer.

(Maltide montée sur un char, figurant un monstre dont les griffes enlèvent le moine par les cheveux -- Le théâtre change, et représente l'enfer. -- Le moine tombe dans un gouffre de feu. -- Des diables le regardent avec avidité; ils est apporté sur un char enflammé; les diables s'en saisissent, le tourmentent, ils agitent des torches, se groupent, et une pluie de feu dévore le moine).

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München